

Notices bibliographiques

Jacques DESCREUX, «*Confiance, c'est moi!*» *Fiabilité et non-fiabilité des narrateurs bibliques. Actes du symposium du RRENAB, Lyon, 14-16 juin 2013*. Lyon, PROFAC-Théo, 2016. 130 p. 21x15. 13 €. ISBN 978-2-85317-148-9.

Ce petit livre reprend les quatre conférences principales qui onéreux émaillé le symposium du RRENAB qui s'est tenu à Lyon en juin 2013 (voir chronique dans *RTL* 45 [2014] 157-160). Il s'ouvre par une introduction de l'éditeur scientifique, J. Descreux (UCLyon) qui campe la problématique et présente les quatre interventions publiées. La première, de la Pr. Monika Fludernik (Univ. De Fribourg-en-Brisgau), se veut une synthèse des recherches sur le concept littéraire de narration «non fiable». Après un rapide résumé des éléments de consensus, elle ouvre le dossier des débats en cours puis conclut en montrant l'intérêt de ces débats théoriques. Elle reconnaît qu'elle voit mal comment ce concept peut s'appliquer aux récits bibliques, si ce n'est pour les narrations enchâssées ou récits faits par des personnages. Suivent deux applications bibliques. Corinne Lanoir (IPT-Paris) se penche sur la «fiabilité du récit, de la figure prophétique et du livre d'Amos». Elle montre, sur la base du récit de vocation du prophète, que l'ensemble du livre propose «une réflexion sur ce qui constitue les critères de fiabilité d'un écrit prophétique» (p. 60), fiabilité qui vise l'adhésion du lecteur à la parole qu'il lit. De son côté, Guy Bonneau (Univ. Laval, Québec) se base sur quelques théoriciens contemporains pour mettre en lumière les stratégies rhétoriques de Luc et Jean pour se présenter comme crédibles. Ils n'en sont pas pour autant toujours «fiables» (au sens exposé plus haut par Fludernik) car «leurs évaluations peuvent être fausses ou insuffisantes, leurs interprétations déficientes ou discordantes» (p. 96). Le dernier essai est de Michel Berger (ICP-Paris) qui se livre à de «libres propos en écho à la lecture de *L'Ombre du Galiléen* de Gerd Theisen», un livre – on s'en souvient – qui proposait sous forme de récit les conclusions de la recherche sur le Jésus de l'histoire (1986). S'il n'est pas question de voir dans ce livre la trace d'un narrateur non fiable, le fait que le narrateur Theissen reprend le narrateur fictif du ier siècle lorsque celui-ci se montre partisan met en évidence le fait qu'aucun historien n'est neutre, marqué qu'il est par sa perspective forcément limitée. Une brève présentation des auteurs précède la table des matières finale.

André WÉNIN

Michèle BOLLI-VOÉLIN, *Femmes de la Bible. Histoires d'avenir*. Bière, Cabédita, 2018. 94 p. 22 x 15. ISBN 978-2-88295-812-9.

Le contexte dans lequel la Bible a été composée était discriminant envers le féminin. Pourtant des femmes y apparaissent dans quelques petites parties.

C'est à leur recherche que part l'A. qui retrace quelques portraits: Hagar, l'esclave étrangère qui devient mère; Débora, prophétesse, mariée et juge; Abigaïl, maîtresse de maison et prophétesse; Sulamite, la bien-aimée du Cantique des cantiques; Noémie et ses belles-filles, veuves vivant la précarité à l'étranger; Marie et Élisabeth, deux femmes enceintes qui se soutiennent; Marie de Magdala, une femme seule, disciple en devenir.

Camille FOCANT

James D. FINDLAY, *From Prophet to Priest. The Characterization of Aaron in the Pentateuch* (coll. *Contributions to Biblical Exegesis and Theology*, 76). Leuven, Peeters, 2017. VIII-423 p. 23 × 15. 74 €. ISBN 978-90-429-3094-0.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, aucune monographie extensive, hormis celle de Heinrich Valentin (*Aaron: Eine Studie zur vor-priesterschriftlichen Aaron-Überlieferung*, Fribourg, 1978) n'a jusqu'ici été consacrée à la figure biblique d'Aaron. James D. Findlay a voulu combler ce vide, mais comme l'indique aussitôt le titre de son ouvrage, sa perspective globalement synchronique est assez différente de celle de son prédécesseur (*characterization* vs *vor-priesterschriftlichen Überlieferung*). Après un état de la question et une présentation de la méthodologie (ch. 1: «Introduction, focus of study, and methodologies», p. 1-37), chaque chapitre analyse une péricope précise: Ex 7-11 (ch. 2, p. 39-100); Ex 32-34 (ch. 3, p. 101-178); Lv 8-10 (ch. 4, p. 179-226); Nb 12 (ch. 5, p. 227-289); Nb 16-17 (ch. 6, p. 291-338); et enfin Dt 9-10 (ch. 7, p. 339-384). Certes tous ces textes parlent bien d'Aaron, mais la première question qui se pose est tout de même de savoir quels critères ont présidé à leur choix. Aaron apparaît 301 fois dans la Torah sur 347 occurrences pour toute la Bible hébraïque (la première fois en Ex 4,14, la dernière en Dt 32,50) et bien d'autres textes, par exemple Ex 4-6 ou Nb 3, auraient mérité de figurer dans le corpus. Sur ce point l'auteur n'est rien moins qu'explicite: «We will examine a set of texts from each of the books of the Pentateuch/Torah where Aaron appears» (p. 31). C'est peu! Du point de vue méthodologique, chaque texte est étudié selon deux modalités différentes et chaque chapitre, en conséquence, est structuré en deux étapes: 1) «Form-critical analysis» (structure, genre, setting, intention); 2) «Literary critical analysis». Si cette double approche est légitime, elle comporte toutefois deux écueils: le manque d'articulation (comment les deux approches interagissent et se complètent) et la répétition. Pour se rendre compte du problème, il suffit de comparer, par exemple, les deux analyses à propos d'Ex 7,2: - selon la critique des formes: v. 2a: Moses will speak as commanded; v 2b^a: Aaron will speak to Pharaoh; 2b^β: Pharaoh will send forth to Pharaoh (p. 41); - selon l'analyse littéraire: «In 7:2, it is promised that Moses will speak what the deity commands, Aaron will speak to Pharaoh and Pharaoh will send the children of Israel out of Egypt» (p. 60). Le même genre de phénomène se retrouve dans les conclusions: - Résultat de la critique des formes: «Thus, though Aaron is designated as Moses' prophet

(Ex 7:1), he appears to be more of Moses' "assistant" than his "prophet". In fact, Aaron functions as a powerful "workers of wonders" alongside Moses» (p. 386): - Résultat de l'analyse littéraire: «Oddly, Aaron is called a "prophet" in this unit (Ex 7:1), but rarely acts like one. Instead, he is depicted as an "assistant miracle worker", as an adjunct to Moses» (p. 387). D'une page à l'autre, il est difficile de voir la progression et le surplus de sens. La recherche menée par Findlay n'est sans doute pas vaine, mais si les deux méthodes aboutissent ainsi exactement aux mêmes conclusions ou, au moins, à des résultats si proches, on est en droit de se demander si l'application rigoureuse et appliquée d'une seule des deux n'eût pas été finalement plus féconde. Une bibliographie récapitulative fait défaut.

Didier LUCIANI

Eryl W. DAVIES, *Numbers: An Introduction and Study Guide. The Road to Freedom*, (coll. *T&T Clark Study Guides to the Old Testament*). London, Bloomsbury T&T Clark, 2017. 85 p. 23,5 × 15,5. 14,99 £. ISBN 978-0-567-67101-1.

Ce guide en cinq chapitres et quatre-vingt pages remplit parfaitement sa fonction: introduire aux questions de date, de composition et de structure du livre (chap. 1); présenter quelques tendances de l'exégèse actuelle (chap. 2: critique de la réponse du lecteur, lectures féministe et postcoloniale); en dégager les thèmes principaux (chap. 3: la terre, la pureté et la sainteté, les rébellions); analyser quelques passages problématiques (chap. 4: les recensements: Nb 1 et 26; l'histoire de Balaam: Nb 22-24; et l'itinéraire du désert: Nb 33,1-49); pour terminer sur la valeur historique du livre et sa pertinence aujourd'hui (chap. 5). De quoi faire découvrir un livre souvent négligé, mais dont la recherche récente a montré le rôle important qu'il joue dans la rédaction du Pentateuque.

Didier LUCIANI

Joseph DORÉ (dir.), *Jésus. L'encyclopédie*. Paris, Albin Michel, 2017. 27 × 20,5. 59 €. ISBN 978-2-226-32649-2.

La parcellisation et la spécialisation des recherches, même dans le domaine théologique, rend sans doute encore plus indispensable aujourd'hui l'édition d'ouvrages de synthèse comme cherchent à l'être les encyclopédies. Les éditeurs l'ont bien compris, eux qui, en l'espace d'un an et coup sur coup, ont publié quatre produits volumineux de ce genre autour de la Bible: *Jésus, une encyclopédie contemporaine* (Bayard, septembre 2017, 528 p.); *La Bible, une encyclopédie contemporaine* (Bayard, octobre 2018, 544 p.); *Biblistimo. L'antiquité judaïque par les livres et par les textes* (Cerf, octobre 2018, 482 p.); et enfin, *Jésus. L'encyclopédie* (Albin Michel, décembre 2017, 850 p.), présentée ici. Cette dernière, la plus ample, se distingue au moins par trois caractéristiques: elle émane d'un éditeur

«laïc»; elle ne cache pas son ambition en se présentant comme *L'encyclopédie sur Jésus*; elle constitue – contrairement aux deux volumes parus chez Bayard –, un véritable travail inédit d'une septantaine de collaborateurs de différentes nationalités (France, Belgique, Suisse, Espagne, etc.) et de toutes disciplines (écrivains, exégètes, historiens, philosophes, psychanalystes, sociologues, théologiens, etc.), sous la houlette de Christine Pedotti. Sa sortie «en fanfare» a d'ailleurs donné lieu à plusieurs manifestations importantes, dont deux débats au Collège des Bernardins (10/10/2017)¹ et à l'Institut catholique de Paris (27/11/18). Même le campus numérique juif Akadem en a rendu compte sur son site². C'est dire que, depuis sa publication, beaucoup de choses ont déjà été dites à propos de cet ouvrage. Quelques lignes, toutefois, pour souligner l'originalité et l'intérêt de l'entreprise. Tout d'abord et contrairement à une encyclopédie classique, l'organisation du contenu ne suit pas un ordre alphabétique, mais plutôt une ligne narrative en se calant sur l'évangile de Luc. C'est donc plutôt la diversité des approches et le croisement des points de vue qui confèrent ici à l'objet son caractère «encyclopédique». L'ouvrage est ainsi divisé en 3 sections et 27 chapitres (à peu près comme Lc qui en compte 24), aisément identifiables: Livre I: «Commencements» (p. 30-203; 7 ch.); Livre II: «La vie publique» (p. 204-527; 11 ch.); Livre III: «Passion et résurrection» (p. 528-766; 9 ch.). Chaque chapitre est structuré sur le même modèle, en cinq étapes: une introduction mettant en scène le sujet; des articles de fond présentant les acquis de l'histoire et la critique exégétique sur le sujet abordé; des éclairages portant sur des aspects particuliers; des contrepoints, regards portés par des spécialistes venus d'autres horizons; et en clôture, une carte blanche confiée à une personnalité (Erri de Luca, Amos Oz, Jean Vanier, etc.). Au total, sont ainsi rassemblées environ 200 contributions différentes dont une bonne moitié se présente – de façon très pédagogique – comme réponse directe à des questions simples et faussement naïves que tout un chacun peut se poser: «Paul a-t-il rencontré Jésus?», «Les juifs croyaient-ils en la résurrection?», «En quelle langue sont écrits les évangiles?», «Peut-on savoir ce que Jésus a vraiment dit?», «Pourquoi deux généalogies?», «Jésus était-il marié?», «De quoi Satan est-il le nom?», «Humour de Jésus?», «Jésus violent?», etc. De nombreux encadrés, illustrations, systèmes de renvois internes et tables, en plus d'un index, d'un glossaire, d'une bibliographie et d'une chronologie permettent très vite de se familiariser avec le maniement de cet instrument de travail, unique en langue française. Écrit dans un langage accessible, cet ouvrage met à la disposition d'un public cultivé et curieux, croyant ou non, le meilleur de ce que la recherche exégétique et historique actuelle a à proposer sur cette figure à jamais énigmatique et toujours fascinante de Jésus.

Didier LUCIANI

¹ Voir <http://www.ktotv.com/video/00178265/table-ronde-jesus-l-encyclopedia>.

² Voir http://www.akadem.org/magazine/2017-2018/jesus-un-juif-de-son-temps-avec-christine-pedotti-et-julien-darmon-13-12-2017-96989_4753.php.

Jan LAMBRECHT, *In Search of Meaning. Collected Notes on the New Testament (2014-2017)*. Balti, Scholar's Press, 2017. 562 p. 22 × 15. ISBN 978-3-330-65287-3.

Depuis 2015, Jan Lambrecht a cessé de publier dans des revues scientifiques ou livres. Mais il a continué à écrire des notes souvent assez brèves, la plupart du temps en réaction à des publications d'autres auteurs; ces notes ont été mises à disposition en ligne sur internet. À l'initiative de Scholar's Press, elles sont reprises dans le livre sous rubrique. Le lecteur y trouvera 90 notes consacrées principalement à Matthieu, Marc, Luc, Romains, 1 et 2 Corinthiens, Galates. Les douze dernières concernent d'autres écrits du NT en suivant l'ordre canonique. La plupart de ces notes sont assez techniques dans leur discussion de telle ou telle position exégétique. D'autres visent un plus large public, comme, par exemple, une homélie prononcée à une réunion d'alumni au Collège américain de Leuven. La consultation des notes est facilitée par un index biblique et un index des auteurs qui permet de repérer avec qui l'A. entre en débat.

Camille FOCANT

Anne SOUPA, *Judas, le coupable idéal*. Paris, Albin Michel, 2018. 234 p. 20,5 × 12. 15 €. ISBN 978-2-226-40075-8.

Quelqu'un appellerait-il son fils Judas? Le simple énoncé de cette question fait sentir à quel point ce nom – et celui qui le porte – est haï. L'histoire de l'interprétation montre combien on en a fait un coupable (trop) parfait en le chargeant notamment de fautes dont les textes évangéliques ne parlent pas. «Fallait-il que Judas ait les épaules larges pour porter sur lui tout ce que nous générons comme illusions, comme mauvaise foi, comme désordres psychiques!» (p. 12). L'A. souhaite rendre justice à Judas.

Dans la première partie de l'enquête, elle explore sa trace côté soleil, le temps du compagnonnage et du partage avec Jésus. La seconde est consacrée au temps du malheur qui commence avec le récit de la Passion, mais dont les prolongements coïncident avec la légende noire – largement teintée d'antijudaïsme – que la chrétienté a forgée autour de Judas, en oubliant souvent que ce personnage «est en même temps acteur et victime, sujet et objet, libre et possédé» (p. 66-67). Les deux dernières parties s'intéressent au traitement actuel de la figure de Judas. Alors que, par rapport aux dérives du passé, l'Église ne sait plus trop que dire, les écrivains contemporains sont sensibles à l'ambiguïté du personnage. Dans leur manière de le traiter transparait le questionnement actuel de la société sur le mal. Derrière la tendance actuelle à réhabiliter Judas se profile le questionnement d'une société laïcisée sur la capacité du salut proposé par le christianisme à atteindre Judas derrière qui «se presse la foule innombrable des mal-aimants» (p. 145).

Dans la conviction fondée que le Judas de l'histoire est inaccessible, Anne Soupa opte parmi les multiples portraits possibles pour un Judas épris d'idéal et déçu par celui dont il espérait la réalisation de ses rêves. À un Judas instrument du salut elle préfère un Judas enchaîné malgré lui, sans oublier que

le mal est plus vaste que Judas. À la fin de l'ouvrage, une annexe présente un panorama sur Judas dans la littérature francophone contemporaine qui va d'une franche réprobation à une quasi canonisation.

Camille FOCANT

Martin EBNER, *Der Brief an Philemon* (coll. *Evangelisch-Katholischer Kommentar zum Neuen Testament*, 18). Ostfildern, Patmos Verlag – Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2017. x-193 p. 24 × 16,5. 40 €. ISBN 978-3-7887-3107-6.

Les commentaires de la brève lettre de Paul à Philémon se multiplient en ce début de XXI^e siècle. En allemand, celui-ci est déjà le sixième, après les ouvrages de Peter Arzt-Grabner (2003 PKNT) Klaus Wengst (2005 *Theologischer Kommentar zum Neuen Testament*), Eckart Reinmuth (2006 ThHK), Wilfried Eckey (2006 Neukirchener), Peter Müller (2012 KEK).

Après une analyse de la structure de la lettre peu utile à vrai dire pour ce court billet, l'Introduction pose une série de questions. Quelle était la situation d'Onésime: esclave fugitif, émissaire de la communauté de Colosses, esclave sollicitant l'aide d'un ami de son maître, frère biologique de Philémon qui se serait disputé avec lui? D'où et quand la lettre a-t-elle été envoyée? Quel était son objectif? Suit l'exégèse détaillée de la lettre (p. 27-131). Après quoi, en conclusion, l'A. précise sa réponse aux questions posées en introduction. Avec la plupart des commentateurs récents, il opte pour l'hypothèse qu'Onésime est allé trouver Paul qu'il savait ami de son maître pour solliciter son intercession auprès de ce dernier. Paul écrit sa lettre à Philémon à partir de sa prison à Rome. Il n'y sollicite pas l'affranchissement d'Onésime, mais une réévaluation de sa place dans la maison de Philémon comme frère chrétien. L'ouvrage se termine par une histoire de l'interprétation qui va des Pères de l'Église jusqu'aux études postcoloniales (p. 148-171).

Camille FOCANT

Martin KARRER, *Johannesoffenbarung (Offb. 1,1—5,14)* (coll. *Evangelisch-Katholischer Kommentar. NT 24/1*). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2017. 487 p. 24 × 16,5. 82 €. ISBN 978-3-7887-2930-1.

Ce commentaire sur Apocalypse 1–5 est le premier de trois tomes sur ce livre dans la série sur le Nouveau Testament, objet de tant de commentaires louangeurs. Il contient aussi l'histoire de la réception du dernier livre du Nouveau Testament jusqu'au XVI^e s. Suivront les tomes 2 (Ap 6–14) et 3 (Ap 15–22 avec la réception à partir du XVII^e s.). Entre la bibliographie (30 pages!) et le commentaire continu se trouve une longue *Einleitung* divisée en cinq sections: les questions sur l'auteur, le temps et le milieu d'origine; la transmission du texte et les problèmes de critique textuelle; le caractère littéraire (genre apocalyptique et rhétorique); la réception dans l'Église primitive et l'intégration dans le canon; l'impact du livre au Moyen-Âge et pendant la Réformation. L'auteur défend une interprétation fort répandue de l'origine

de l'Apocalypse, un livre écrit au début des années 90 à Patmos par un certain Jean (inconnu) dans un milieu prophétique de l'Église primitive. Il s'oppose à des théories qui voient l'œuvre comme une composition à partir de différentes sources. Il faut plutôt abandonner une idée traditionnelle qui explique le genre littéraire de l'Apocalypse exclusivement par son intégration dans l'apocalyptique juive. Plusieurs influences doivent être prises en compte (genres prophétique et épistolaire, traits dramatiques), mais c'est surtout la rhétorique de la littérature gréco-romaine du premier siècle qui se fait sentir. Un certain paradoxe peut être constaté: d'une part, l'Apocalypse s'oppose fermement à une intégration des chrétiens dans la société de l'Empire romain avec ses religions, son économie, ses séductions matérialistes et culturelles; d'autre part, l'auteur écrit en grec et combine un arrière-fond judaïque et un dialogue avec la culture romaine. Plus que les commentateurs antérieurs, Karrer situe ainsi l'Apocalypse dans son contexte romain, mais rejette l'hypothèse non fondée d'une persécution systématique des chrétiens à la fin du 1^{er} s. L'histoire de la réception explique comment l'Apocalypse s'est répandue beaucoup plus en Occident qu'en Orient. Ce n'est que depuis le VII^e s. que le livre se trouve dans le canon dans les deux Églises. Mais c'est dans l'Église d'Occident que l'impact deviendra énorme au Moyen-Âge (décoration des églises, liturgie, vie quotidienne). Karrer souligne à juste titre que les lectures catastrophistes de ce livre sont beaucoup plus tardives. Au cours du premier millénaire, la réception mettait l'accent sur un avenir positif enraciné dans la confiance en Dieu et en Christ.

Le commentaire suivi du texte de l'Apocalypse est d'une richesse extraordinaire. Suivant une structure généralement acceptée (le titre; 1,1-8; 1,9-3,22; 4-5), Karrer explique minutieusement les problèmes de critique textuelle, le contexte littéraire et historique (juif et romain), la place dans l'histoire des religions, la réception dans l'Église et l'impact culturel, les tendances théologiques issues du texte. L'originalité du commentaire se situe dans l'intérêt permanent réservé à l'influence du contexte gréco-romain (à côté de la tradition juive) et dans l'intégration de la réception de l'Apocalypse jusqu'au XVI^e s. qui n'est pas ajouté en annexe mais fait partie intégrale du commentaire (illustré par 35 figures). Ce commentaire unique est indispensable pour ceux qui veulent être au courant de la tradition des interprétations et des développements récents dans la recherche sur le dernier livre du Nouveau Testament.

Geert VAN OYEN

Christina HOEGEN-ROHLS – Uta POPLUTZ (éd.), *Glaube, Liebe, Gespräch. Neue Perspektiven johanneischer Ethik* (coll. *Biblisch-theologische Studien*, 178). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2018. x-220 p. 20,5 × 12. 35 €. ISBN 978-3-7887-3115-1.

Depuis 2010, le *Colloquium Iohanneum* (fondé par Jörg Frey et Uta Poplutz) organise une rencontre internationale annuelle sur la littérature johannique pour des doctorants et jeunes chercheurs. Ce livre contient sept conférences données par des experts lors des colloques de 2015 (Münster),

2016 (Zurich) et 2017 (Wuppertal). Les articles, tous en allemand à l'exception de celui de Jan van der Watt (anglais), concernent l'éthique dans la littérature johannique. Jörg Frey (Zurich) propose une analyse approfondie de la terminologie de «croire» et «aimer» dans l'évangile selon Jean. L'évangéliste les combine rarement dans son récit et c'est donc au lecteur de chercher la relation entre les deux. Frey la trouve en Jn 14,1-34. Il existe une relation étroite entre croire, demeurer et aimer: celui qui aime croit; celui qui croit demeure en Jésus et donc dans la foi. Olivia Rahmsdorf (Mainz) étudie la relation réciproque entre temps et éthique en utilisant les catégories de la narratologie dans l'approche de la guérison du fils d'un officier (Jn 4,43-53). Le temps a d'abord une fonction dans l'interaction des personnages: Jésus utilise le rythme du délai, ou du retard (*Verzögerung*), pour que l'officier (et les lecteurs!) découvre l'essentiel, c'est-à-dire la Parole de vie qui ne dépend ni du temps ni du lieu. Nadine Ueberschaer (Münster) considère Jn 6,56-57 comme le schéma fondateur de l'éthique johannique: «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et je demeure en lui. Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi». En tant que prolongement de la «proximité» de Jésus (dans le sens de «exister *pour*»), «demeurer en» est la clef de la pratique éthique. Friederike Kunath (Zürich) montre sur la base de Jn 9,1-41 (la guérison d'un aveugle) comment les paroles des personnages fonctionnent au niveau éthique. Une analyse narrative du passage montre que s'affirmer et vaincre l'ennemi par ses paroles semblent être la voie idéale. Christiane Brankamp (Münster) montre que Jn 14,6 («Jésus lui dit: "Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi"») donne une orientation générale à l'éthique de l'évangile – le verset est «als eine metaethische Aussage» – si on lit le passage de manière intra-textuelle avec des passages sur croire et aimer dans le même évangile. Jan van der Watt (Nimègue) répond positivement à la question de savoir si 1 Jn contient trois caractéristiques d'une parénèse: la lettre donne un avis moral, contextualisé dans le cadre d'un schisme et encourageant la communauté de se joindre aux «orthodoxes», en appelant à la *koinonia*. Christina Hoegen-Rohls (Münster) conclut le volume par une «conversation» entre le concept d'amour chez Jean et des textes lyriques de Friedrich Hölderlin, Bertold Brecht et Rainer Maria Rilke. Voilà un livre qui pourrait stimuler le dialogue entre exégètes et éthiciens.

Geert VAN OYEN

Robert BARÓ, Albert VICIANO, Daniel VIGNE (éds), *Mort et résurrection dans l'Antiquité chrétienne. De la mort à la vie, l'espérance en la résurrection dans l'Antiquité tardive. Histoire, archéologie, liturgie et doctrines* (coll. *Histoire et théologie*). Paris, Parole et Silence, 2017. 214 p. 23,5 × 15. 20 €. ISBN 978-2-88918-636-3.

Ce volume constitue les Actes d'un colloque organisé à Barcelone en 2014 dans le cadre des Rencontres des recherches patristiques inter-universitaires. Les huit communications ici publiées abordent le thème de la résurrection

sous trois angles principaux : théologique, archéologique et liturgique. La première étude, due à Joan Torra, introduit le sujet en proposant quelques réflexions théologiques sur le passage de la mort à la vie dans la pensée des auteurs hispaniques, en particulier Pacien, évêque de Barcelone à la fin du IV^e s. et auteur d'un *Traité sur le baptême* et d'une *Exhortation à la pénitence*. La contribution d'Alberto Viciano porte sur un autre évêque de Barcelone, Idalius, qui a eu un entretien sur la résurrection de la chair avec Julien de Tolède, entretien que ce dernier a repris dans son *Prognosticon futuri saeculi* (688). On y aborde notamment la question de l'état des âmes séparées des corps, avant la résurrection à la fin des temps. Sergi Grau présente les catégories mentales et le contexte religieux à partir desquels l'hellénisme a reçu l'annonce de la résurrection du Christ ; il distingue à juste titre le retour à la vie (en grec, *anabiôsis*) et la résurrection (*anastasis*). Josep Amengual i Batle cherche à comprendre comment la diffusion de la littérature apocryphe d'inspiration gnostique et docète (notamment les *Actes apocryphes de Jean*) est à l'origine des préoccupations que Consentius expose à saint Augustin au sujet de la forme du corps du Christ ressuscité, préoccupations auxquelles l'évêque d'Hippone répond dans sa Lettre 205 ; l'auteur montre aussi comment les origénistes et les néo-priscillianistes de la Tarraconaise tardive ont gauchi la pensée d'Origène et de Priscillien, qui croyaient en la résurrection corporelle. Cristina Godoy Fernández met la théologie patristique du baptême en relation avec la symbolique du baptistère, considéré comme un tombeau ou comme un utérus chthonien de la *Mater ecclesia*. Pedro Castillo Maldonado étudie l'émergence et l'expansion du culte des martyres sévillanes Juste et Rufine (III^e s.), dont la dévotion a dépassé, à l'époque wisigothique, leurs modestes origines locales. Élie Ayroulet argumente l'idée que la description architecturale du bâtiment église que Maxime le Confesseur fait dans sa *Mystagogie* permet de mieux comprendre sa théologie de la divinisation envisagée dans le cadre de la liturgie de la sainte synaxe. Enfin, Gabriel Ramis Miquel étudie le rite des funérailles dans la liturgie des Églises hispaniques, depuis l'apparition de ces Églises jusqu'à ce que le rite romain s'impose en 1080. La place faite aux représentants de la tradition hispanique et catalane donne à ce recueil une originalité certaine. Une conclusion d'ensemble aurait été la bienvenue.

Jean-Marie AUWERS

Jean-Marie AUWERS, Régis BURNET, Didier LUCIANI (éds), *L'antijudaïsme des Pères. Mythe et/ou réalité ? Actes du colloque de Louvain-la-Neuve (20-22 mai 2015)* (coll. *Théologie historique*, 125). Paris, Beauchesne, 2017. 210 p. 21,5 × 13,5. 42 €. ISBN 978-2-7010-2231-4.

Dès le choix du titre, la problématique est lancée : après la préface des éditeurs en forme de résumé du volume (p. 7-11), la contribution, de J.-M. Auwers, « Judéophobie païenne, antijudaïsme chrétien » (p. 13-27), dans un déploiement bibliographique d'une grande érudition, distingue entre « judéophobie » (hostilité envers les Juifs fondée sur leur manière particulière de vivre), « antijudaïsme » (hostilité contre la religion juive) et « antisémitisme »

(hostilité contre le groupe social que forment les Juifs dans les États-nations modernes). La thèse de l'article, qui est aussi celle du colloque, s'énonce donc ainsi: «l'antijudaïsme chrétien n'a rien à voir, du moins à ses débuts, avec les thèmes de la judéophobie des Grecs et des Romains. [...] il est dans son essence une opposition doctrinale» (p. 24). La deuxième contribution, celle de P. Lafranchi, «La recherche sur les relations entre juifs et chrétiens dans l'Antiquité et ses enjeux contemporains» (p. 29-42), met au jour la tendance diffuse, explicite ou inconsciente, des recherches sur l'antijudaïsme chrétien, à vouloir excuser cet antijudaïsme. De fait, d'une part, en montrant que l'hostilité des chrétiens à l'égard des juifs n'est ni une judéophobie, ni un antisémitisme, on acquitte le christianisme, au moins partiellement, de l'accusation d'être l'instigateur de l'antisémitisme moderne. D'autre part, comme le suggère le sous-titre du recueil, on en vient souvent à restreindre encore cet antijudaïsme doctrinal. Il ne se manifesterait pas tant à l'encontre des juifs en chair et en os, que dans le cadre de débats intérieurs au christianisme. Les juifs ne seraient qu'une construction littéraire au service des controverses intra-ecclésiales. Ce double déplacement est porté par la *discourse theory* pour laquelle «le judaïsme, dont le christianisme voulait se distinguer et se séparer, était un judaïsme herméneutique, créé par les théologiens chrétiens et sans aucun lien avec la réalité de l'Antiquité tardive» (p. 37). P.L. a raison de souligner que la théorie récente d'un D. Boyarin, reculant au plus tard la séparation entre judaïsme et christianisme, vise elle aussi à proposer un modèle irénique des relations entre juifs et chrétiens, «reflet de l'ambiance post-polémique» postérieure au Concile Vatican II (p. 41).

Après ces deux articles introductifs, les contributions suivantes du recueil passent en revue divers auteurs patristiques, à l'exception de l'article de M.-A. Vannier, «Au-delà de la polémique, l'héritage du judaïsme chez les Pères» (p. 43-59), plus général. L'auteure, en mobilisant la métaphore familiale, souligne la continuité, dans le sillage de la théorie de Boyarin et de la *discourse theory*. Pour elle, cette continuité se manifeste surtout dans le domaine de l'exégèse biblique. Prenant l'exemple d'Origène, elle affirme que «les Pères avaient été marqués par les méthodes d'exégèse juive» (p. 46). Toutefois, il me paraît un peu excessif de déclarer qu'Origène «avait été formé à l'exégèse par des rabbins» (p. 47). D'une part, quand le même Origène a effectivement recours à des juifs, ce n'est pas tant pour s'inspirer de leurs méthodes d'interprétation, que pour leur demander leur version (hébraïque) du texte biblique et leur interprétation. D'autre part, il ne faut pas oublier que l'exégèse chrétienne de la Bible hérite aussi de l'exégèse hellénistique, au même titre que l'exégèse juive. Exégèse chrétienne et exégèse juive se mettent en place à peu près à la même époque, sur le fondement de l'exégèse hellénistique, en dialogue (ou en conflit) l'une avec l'autre. Dans une deuxième partie de son article, l'auteure pose la question: «Jusqu'où va le dialogue?» (p. 51). L'évocation du *Dialogue avec Tryphon* de Justin présente un exemple, insolite, de climat d'«amitié» entre un juif et un chrétien. Mais si l'amitié colore bien le cadre du *Dialogue*, elle n'atteint pas le fond: Justin accuse les juifs, au long de son discours, d'être «incapables

de comprendre», avec une régularité qui est presque insultante. Ici, ce n'est plus seulement le judaïsme qui est une construction littéraire, c'est l'espèce d'amitié judéo-chrétienne du *Dialogue* elle-même, dans une œuvre qui est, en réalité, moins un dialogue qu'un long discours de Justin, que Tryphon ne veut d'ailleurs pas entendre – un dialogue de sourds. Les recherches récentes suggèrent d'ailleurs que l'œuvre vise plutôt le marcionisme que le judaïsme.

En contrepoint à l'antijudaïsme des Pères, D. Jaffé propose un exemple d'anti-christianisme chez les rabbins, dans «Contrepoint: *Le serpent de l'hérésie* ou la présence de judéo-chrétiens parmi les sages du Talmud. Nouvelles considérations» (p. 61-76). La réécriture d'un même épisode mettant en scène un rabbin auquel on interdit de recourir à un (judéo-)chrétien pour se faire guérir d'une morsure de serpent, manifeste l'évolution des sentiments des juifs à l'égard des judéo-chrétiens, selon qu'ils sont encore perçus comme «partie intégrante», mais partie déviante, «du monde juif», ou que, «exclus de la communauté juive [...] ce n'est plus leur identité qui mobilise les textes mais bien leur capacité à sauver une vie» (p. 72).

Dans un article qui, avec clarté et érudition, allie les perspectives historiographique et historique, P. Mattéi décrit «Ambroise antijuif dans l'affaire de la synagogue de Callinicum? Hésitations et errements de l'historiographie (xvii^e-xx^e s.). Essai de mise au point» (p. 77-99), et souligne les motivations politiques de l'intervention d'Ambroise, qui cherche à «assurer sa propre influence auprès du prince» (p. 96). G. Bady évoque «Quelques éléments de réflexion sur les *Sermons contre les juifs et les judaïsants* de Jean Chrysostome» (p. 101-118) dont une nouvelle édition doit paraître dans la collection des *Sources Chrétiennes*. Le ton est tour à tour direct, nuancé, embarrassé: Jean était-il un «fanatique», déniait «la dignité humaine à un groupe de personnes dont la religion est différente» (p. 111) et appelant ses auditeurs à les lyncher? Il ne suffit pas de rappeler que les *Sermons* s'adressent, non pas aux juifs, mais à des chrétiens tentés de «judaïser», ou que Jean a su s'attirer la faveur des juifs de Constantinople. Il faut ajouter que Jean n'appelle pas au lynchage: il constate que ce lynchage a déjà eu lieu, et que c'est Dieu qui en a été l'auteur.

Cette remarque est corroborée par les études suivantes. Chez «Augustin, théoricien de l'antijudaïsme chrétien?», l'interprétation de Ps 58,12, comme l'explique A. Massie, sert autant à expliquer la permanence du peuple juif, qu'à constater sa déchéance. Les véritables héritiers médiévaux d'Augustin ne sont pas ceux qui opprimeront et asserviront la population juive, mais ceux qui, tels un Grégoire le Grand ou un Bernard de Clairvaux, s'élèveront contre les violences faites aux juifs. Dans «L'image des juifs dans *La cité de Dieu* d'Augustin» (p. 135-150), J. Lagouanère a recours au concept de judaïsme herméneutique: «Augustin parle moins des juifs comme réalité historique, que comme figure exégétique» (p. 142). À ce propos, il me semble qu'il faut corriger une interprétation de l'auteur: pour Augustin, les juifs ne sont pas les «descendants du meurtrier du juste Abel» (p. 137), comme le dit en revanche Éphrem le Syrien, mais Caïn meurtrier du juste est une préfiguration du peuple juif mettant à mort le Christ. Le lien n'est pas généalogique mais herméneutique. Autre erreur: en *Cité de Dieu*, XVI,

39, la victoire de Jacob sur l'ange ne préfigure pas la victoire du Christ sur les juifs, mais la victoire («apparente») des juifs sur le Christ. J.L. termine sa contribution en soulignant la dimension eschatologique de la figure du peuple juif. Pour Augustin, «dans l'au-delà, le peuple juif croira en Christ et sera sauvé» (p. 147). Dans «“Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants”». L'exégèse de Matthieu 27,25 chez saint Jérôme» (p. 151-158), R. Courtray montre que chez Jérôme aussi, la malédiction sur les juifs s'est déjà réalisée. Il s'agit, non de provoquer à la destruction des juifs, mais de la constater et de la justifier théologiquement. Pourtant, contrairement à Augustin, cette malédiction semble bien éternelle: «à la fin des temps, les juifs accueilleront l'Antichrist à la place du Christ» (p. 154). R.C. conclut son article par une remarque intéressante: «son rapport au judaïsme est plus ouvert que son rapport aux juifs» (p. 157).

M. Van Parys, dans «Hésychius de Jérusalem face à la synagogue» (p. 159-182), présente un Père méconnu, qui a l'intérêt d'avoir vécu dans la capitale du monde juif au v^e siècle. Pourtant, son œuvre ne témoigne pas d'un contact direct et réel avec les juifs, mais plutôt d'une polémique contre des chrétiens tentés de «judaïser». L'article final sur «Les Pères syriens et juifs» (p. 183-195) de D. Cerbelaud présente aussi des chrétiens vivant au contact des juifs. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce contact produit une «violence de proximité» (p. 183) à l'intensité presque incroyable. Comme le note D.C., Éphrem «n'hésite pas à falsifier le texte de l'évangile» (p. 187) pour charger les juifs. Dans ces conditions, on peut se demander dans quelle mesure la littérature chrétienne syriaque peut être décrite comme influencée par la culture sémitique, comme on le lit parfois.

Aux dimensions de cette recension, on aura compris tout l'intérêt du présent livre, en particulier des premières contributions à caractère historiographique. Il est dommage que les études particulières concernant toutes des Pères du iv^e siècle, donc après la «séparation des chemins» tant retardée par Boyarin, même si M.-A. Vannier, on l'a vu, évoque Justin ou Origène. Il y a donc encore du travail à faire...

Xavier MORALES

FORTUNATIANUS AQUILEIENSIS, *Commentarii in evangelia*. Editiert von Lukas J. DORFBAUER (coll. *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum*, 103). Berlin, Walter de Gruyter, 2017. 286 p. 24,5 × 17,5. ISBN 978-3-11-046966-0.

En 2012, L. J. Dorfbauer (Université de Salzbourg) a identifié le commentaire des évangiles transmis anonymement par le manuscrit 17 de la bibliothèque de la cathédrale de Cologne (ix^e s.) comme étant celui de Fortunatien, évêque d'Aquilée au milieu du iv^e s., dont on n'avait préservé jusqu'ici que de brefs extraits. En voici l'édition *princeps*. Le prologue traite de l'évangile «quadriforme», en lien avec les quatre vivants de la vision d'Ézéchiel (cf. Ap 4,6-8), avec les quatre étapes de l'économie du salut et avec les quatre fleuves du paradis (cf. Gn 2,10-14), puis propose une typologie de la prédication des douze apôtres. Le commentaire proprement dit se focalise

sur l'exégèse de l'évangile selon Matthieu: 129 chapitres de l'ouvrage se rapportent à Matthieu, dont le récit est traité presque en intégralité, 13 chapitres portent sur Luc (surtout 2,1–5,14) et 18 sur Jean (surtout 1,1–2,11). Certains détails caractéristiques de l'évangile selon Marc sont évoqués, mais le récit marcien n'est pas commenté pour lui-même – et de propos délibéré (Fortunatian justifie ce choix par le fait que Marc présente peu de matériel propre, p. 142, l. 752-755). Quelques chapitres (les ch. 56-66 et 107-108 sur Matthieu et les ch. 17-18 sur Jean) sont lacuneux dans le manuscrit de Cologne.

Tel qu'il s'y donne à lire, le texte présente cette particularité que le début de l'évangile de Matthieu (Mt 1,17–2,18) fait l'objet d'une double explication: à la suite de la première, détaillée, est insérée une liste de 160 titres des chapitres (*capitula*) des évangiles de Mt, Lc et Jn, numérotés et correspondant aux 160 sections du commentaire qui fait suite et qui reprend là où il avait commencé, en 1,17, mais avec des exégèses beaucoup plus succinctes. On peut penser que la deuxième partie des *Commentarii* est le résumé d'un commentaire plus développé, dont seul le début serait parvenu jusqu'à nous, ou que l'auteur avait pour projet initial de rédiger un commentaire détaillé, mais qu'il y a renoncé assez rapidement pour opter pour un commentaire succinct, qu'il a recommencé *ab ovo* (voir la discussion, p. 58-60). En tous cas, c'est à la forme brève du commentaire, munie de titres des chapitres, que Jérôme fait allusion lorsqu'il écrit, vers 393: *Fortunatianus ... in evangelia titulis ordinatis brevi et rustico sermone conscripsit commentarios (De viris illustribus, 97)*.

L'exégèse allégorique prévaut: l'auteur s'applique à montrer la correspondance entre la lettre du texte et les mystères de la foi. Ainsi, Ève, Sara, la reine de Saba, la fille rappelée à la vie (Mt 9,18-26), la Cananéenne (Mt 15,21-28) sont des figures de l'Église, comme aussi la maison bâtie sur le roc de Mt 7,24 et l'arbre à moutarde de Mt 13,32: ses branches en sont les Apôtres, et les oiseaux du ciel qui viennent s'y réfugier sont «les hommes saints et spirituels, qui demeurent dans l'enseignement des Apôtres, c'est-à-dire les Catholiques». Le fil conducteur du commentaire de Fortunatian est l'idée, exposée sans cesse au moyen du récit évangélique, que Dieu a retiré sa grâce aux Juifs pour l'offrir aux Nations, parce que les premiers n'ont pas accepté Jésus-Christ comme sauveur, alors que sa venue leur avait été prédite par les prophètes. L'évêque d'Aquilée insiste, à maintes reprises, sur l'engendrement de toute éternité du Fils par le Père, sur la Trinité unie par une seule substance divine. Il ne cesse de reprocher aux hérétiques, notamment aux Ariens, de perturber l'unité de l'Église par leurs erreurs en matière de foi.

Fortunatian ne semble pas avoir utilisé de sources grecques de première main. L'influence d'Origène est avérée, mais, selon toute vraisemblance, l'évêque d'Aquilée a eu accès aux exégèses de l'Alexandrin à travers le commentaire perdu de Victorin, évêque de Pettau. L'influence d'Irénée semble cantonnée au prologue.

En même temps que l'édition *princeps* est parue, dans la même collection, une traduction anglaise, due à H.A.G. Houghton. Ce commentaire de

l'évangile, même s'il est sans apprêts (*rustico sermone*, écrit Jérôme), ouvre un nouveau champ d'investigation à l'histoire de l'exégèse.

Jean-Marie AUWERS

CYRILLE D'ALEXANDRIE, *Contre Julien*. Tome II. Livres III-V. Introduction et annotation par Marie-Odile BOULNOIS. Texte grec de Christoph RIEDWEG (*GCS NF 20*). Traduction par Jean BOUFFARTIGUE (†), Marie-Odile BOULNOIS et Pierre CASTAN (coll. *Sources chrétiennes*, 582). Paris, Cerf, 2016. 663 p. 19,5 × 12,5. 59 €. ISBN 978-2-204-11754-8.

L'empereur Julien rédigea un réquisitoire contre le christianisme – intitulé *Contre les Galiléens* – durant l'hiver 362-363. L'œuvre ne nous est guère parvenue que par la réfutation que Cyrille d'Alexandrie en a donnée dans les années 439-441 (donc, presque quatre-vingts ans plus tard), dans son *Contre Julien*. Des trente livres que Cyrille a rédigés, seuls les dix premiers sont parvenus jusqu'à nous. Ils offrent la réplique au premier livre du *Contre les Galiléens*, qui devait probablement en compter trois.

Mise en chantier par Paul Burguière et Pierre Éviéux, l'édition critique du *Contre Julien* fut interrompue après la parution des livres I-II en 1985 (*SC 322*). Elle a repris en 2016 avec la publication de l'*editio critica maior* des cinq premiers livres, par C. Riedweg (*GCS NF 20*). M.-O. Boulnois et ses collaborateurs en ont repris le texte pour les livres III-V, en l'accompagnant d'une traduction française précise (la première traduction française de cette œuvre de Cyrille). L'ample Introduction présente la structure et l'argumentation de ces trois livres, analyse finement les accusations de Julien et la réponse de Cyrille et cherche à préciser les sources de ce dernier.

Le livre III répond à l'accusation de Julien selon laquelle les textes bibliques relèvent du genre mythique et contredisent la définition communément admise de la divinité, son omniscience, sa puissance et sa bonté. Julien reproche en outre à la doctrine mosaïque d'être lacunaire et confuse et, en particulier, de confondre le Dieu national des Juifs avec le Dieu suprême, puisqu'un Dieu qui a restreint sa puissance à Israël ne peut être le Père commun à tous les hommes. À cela Cyrille répond que la Bible relève de la vérité – d'ailleurs certains auteurs grecs eux-mêmes croient à la vérité de ce que les mythes grecs disent sur les dieux; les textes bibliques doivent faire l'objet d'une lecture complète, alors que Julien n'hésite pas à les tronquer; les maîtres de Julien, de Platon à Porphyre, sont d'accord avec la doctrine chrétienne sur des points essentiels; enfin, il n'y a pas de Dieu supérieur au créateur, qui ne confie à personne le soin de veiller sur ses créatures et s'occupe donc aussi bien de la Judée que des autres nations.

Dans le livre IV, Cyrille réfute la théorie des dieux ethnarques, c.-à-d. préposés à l'administration de telle ou telle nation. Pour Julien, les Hébreux ont confondu le Dieu universel avec leur dieu national, ce qui les empêche d'expliquer l'origine des différences nationales (le récit de la tour de Babel est bien incapable d'en rendre compte). La pointe de la réfutation cyrillienne consiste à prouver l'unicité de Dieu en s'appuyant sur son attribut de bonté. Si Dieu est bon, il est unique et les divinités dont parle Julien sont en fait

des anges déchus, des démons maléfiques ou de pseudo-dieux. En outre, si, comme le dit Julien, les lois sont édictées conformément à la nature de chacune des nations, il en résulte trois conséquences absurdes : la nature humaine n'est pas la même pour tous ; l'homme n'est pas libre ; Dieu a créé des natures mauvaises, ce qui est incompatible avec l'attribut de bonté que les philosophes eux-mêmes lui reconnaissent. Notons pour terminer l'exégèse originale que Cyrille donne du récit de Babel : la confusion des langues a évité aux hommes un labeur inutile, puisque le but de cette construction était de les protéger d'un nouveau déluge et que Dieu avait promis à Noé qu'il n'enverrait plus un tel châtiment (IV, 31, p. 390-393). La réaction divine n'est donc pas motivée par la peur, comme le prétend Julien.

Jean-Marie AUWERS

CASSIODORE, *De l'âme*. Texte émendé de l'édition J. W. Halporn. Introduction, traduction et notes de Alain GALONNIER (coll. *Sources chrétiennes*, 585). Paris, Cerf, 2017. 425 p. 19,5 × 12,5. 45 €. ISBN 978-2-204-11759-3.

Cassiodore (c. 485 - † 580) approchait de la cinquantaine (ou l'avait peut-être même déjà atteinte) lorsqu'il se retira de la vie publique, où il avait exercé les plus hautes fonctions (notamment celle de préfet du prétoire), pour mener une vie entièrement tournée vers Dieu. C'est à ce moment (dans les années 538-540) qu'il rédigea son traité *De l'âme*, où il se positionne dans un des lieux de controverse entre philosophie païenne et réflexion chrétienne. Il déclare avoir rédigé ce texte à la demande d'amis qui l'interrogeaient sur le paradoxe de l'âme : « Celle-là même que nous cherchons est toujours avec nous ; elle est là, agit, s'exprime, et cependant, s'il est permis de le dire, à travers ces manifestations, on ne la connaît pas. (...) Alors qu'il a été prescrit par les sages de nous connaître nous-mêmes, comment peut-on se conformer à cela si l'on demeure inconnu de soi ? » (ch. 1, lignes 13-19). La première partie du traité (ch. 3-11) s'intéresse l'âme comme instrument et milieu par et dans lesquels l'être humain parvient à la connaissance : l'âme cognitive – sa définition, sa nature, sa qualité substantielle, ses vertus, son origine, son lieu... La deuxième partie (ch. 12-17) est consacrée à l'âme comme instrument et milieu par et dans lesquels l'être humain, une fois descendu en lui-même, se prépare à accéder à la condition béatifique. Le but est donc bien de mettre l'individu désireux de s'approcher de Dieu au plus près, en pleine possession de ce qui peut lui entrebâiller les portes du mystère et lui faire entrevoir l'accès futur à une vision face à face. Dans cette intention, la philosophie est mobilisée avec toutes ses ressources, mais sera finalement congédiée puisque, devant Dieu, « la seule attitude raisonnable envers cette puissance est, parce qu'elle est insondable, de la vénérer et de ne pas chercher à savoir avec précision quelles en sont la nature et la grandeur » (5,36-37). On comprend pourquoi l'ouvrage se clôt sur une prière au Christ : « Que je sente combien je ne suis rien sans toi : que je sache en revanche quel je peux être avec toi. Puissé-je comprendre qui je suis, de sorte que je sois capable de parvenir à ce que je suis pas ! » (18,25-28).

Le *De anima* est le premier texte de Cassiodore à faire son entrée dans la Collection des Sources chrétiennes. C'est ce qui explique que l'Introduction offre une présentation d'ensemble de l'auteur et de son œuvre écrite avant de fournir au lecteur une analyse détaillée du traité ici traduit et de le situer dans la tradition des nombreux *De anima*, notamment ceux des auteurs chrétiens, de Tertullien à Augustin et Claudien Mamert – tradition dans laquelle l'ouvrage de Cassiodore jouit à son tour d'une grande postérité.

Le traité a été édité par J. W. Halporn dans la *Series Latina* du *Corpus Christianorum* en 1973 (t. 96). C'est le texte de cette édition qui est ici repris, avec quelques modifications qui sont signalées aux p. 51-53. La présente traduction remplace avantageusement la «belle infidèle» de Stéphane de Rouville (1874).

Jean-Marie AUWERS

Jean-Dominique DURAND et Claude PRUDHOMME (éds), *Le Monde du Catholicisme* (coll. *Bouquins*). Paris, Robert Laffont, 2017. LXXXVII-1449 p. 20 × 13. 34 €. ISBN 978-2-221-10710-2.

«L'originalité de l'ouvrage est d'offrir au lecteur une approche globale du catholicisme depuis ses origines les plus anciennes jusqu'à son influence actuelle à travers tous les continents» (4^e de couverture). La situation d'aujourd'hui est paradoxale. Dans les pays de tradition chrétienne d'Europe et d'Amérique du Nord, marqués par la sécularisation, le catholicisme est de plus en plus mal connu, tout en faisant l'objet d'un intérêt constant dans les médias. Par ailleurs, le centre de gravité du catholicisme s'est déplacé vers l'Amérique Latine, l'Afrique noire, le Pacifique et une partie de l'Asie.

Les deux co-directeurs, anciens professeurs d'université, sont des spécialistes de l'histoire religieuse contemporaine. Ils présentent en introduction une sorte de «Discours de la méthode», à la fois sur l'esprit du travail et l'historiographie qui est la leur. Cette introduction (p. v-xxvi) contient également une histoire du catholicisme au cours des siècles, permettant au lecteur de contextualiser les matières qu'il découvrira de façon analytique dans le *Dictionnaire* alphabétique, auquel 127 spécialistes ont collaboré. Au total, on trouvera environ 2000 notices synthétiques sur de multiples sujets : personnages, institutions, statistiques, lieux, enjeux théologiques, objets et vêtements liturgiques, événements, données doctrinales, etc.

Plusieurs Annexes (p. 1359-1449) fournissent des compléments utiles : *Le monde catholique en chiffres* (p. 1361-1383), *Liste des papes*, *Repères chronologiques*, *Repères bibliographiques*, *Noms des collaborateurs* et *Liste des articles*. La collection «Bouquins» est bien connue ; elle permet une bonne entrée dans un sujet. *Le Monde du Catholicisme* ouvre à la compréhension non seulement du catholicisme, mais du christianisme, à l'heure de la mondialisation et de la sécularisation, de l'œcuménisme et du dialogue inter-religieux.

André HAQUIN

Claudine BLANCHARD, *Dom Guéranger avant Solesmes. Un retour aux sources* (coll. *Patrimoines*). Paris, Cerf, 2018. 611 p. 23 × 15. 39 €. ISBN 978-2-204-12468-3.

Après avoir réalisé l'inventaire des archives de l'abbaye de Solesmes (2012), l'auteur a présenté un doctorat en Histoire et Anthropologie religieuse à l'École Pratique des Hautes Études (Paris) sous la direction de D.-O. Hurel (2016). Pendant longtemps, l'historiographie du fondateur de Solesmes a été tout en contraste, à la mesure des combats idéologiques de la période post-révolutionnaire. Le «retour aux sources», au sens premier du terme, a amené Cl. B. à explorer minutieusement les multiples archives de Solesmes, encore partiellement inédites, concernant les années de la formation initiale et les premières années sacerdotales du fondateur qui permettent de voir se dessiner les grands traits de la personnalité adulte. Vu l'abondance de la documentation, l'auteur s'en est tenue aux vingt premières années (1818-1838), c'est-à-dire avant la querelle liturgique suscitée par les *Institutions Liturgiques* de Guéranger, destinées à faire adopter le pur rite romain par les diocèses qui avaient gardé leurs liturgies diocésaines dites «néo-gallicanes». C'est ce qui fait l'originalité et la valeur de son approche. En historienne de son temps, elle a cherché à comprendre l'itinéraire singulier et spirituel du jeune Guéranger, «chantre de l'intransigeance», en l'articulant sur le contexte mouvementé de la société de son temps. L'un ne peut aller sans l'autre et c'est la «vertu» de la biographie, notamment grâce aux correspondances, de pouvoir écrire avec plus de précision et de vérité l'histoire d'une époque. De la sorte, Guéranger apparaît comme un homme «bien de son temps» doté d'une forte personnalité.

Le jeune homme suit la formation du séminaire sulpicien du Mans, marquée, dit-il, par le «rigorisme» et la «rationalité». Son intérêt pour la morale plus souple d'Alphonse de Liguori se manifeste très tôt, mais aussi sa sympathie pour Lamennais. De manière autodidacte, il se met à lire les Pères de l'Église, dont les premiers sont affrontés et aux persécutions et aux hérésies. Ces deux traits lui paraissent éclairer l'époque qu'il vit, ce qui l'amène à s'inspirer de leurs combats et de leurs convictions dans ses orientations et son action. Ces rapprochements, au-delà des différences d'époques, sont une sorte de lecture apologétique où l'histoire ne peut avoir tout son compte. Mais il faut souligner l'attachement de Guéranger à l'Église et l'engagement courageux qui se dessine dès ses premières années. Après quelques temps d'exercice de la pastorale paroissiale et de prédication, il choisit de passer au rite romain pur. Cette option annonce la suite: il devient nettement ultramontain, farouche partisan de la liberté de l'Église, notamment française, n'appréciant guère le Concordat qui selon lui enchaîne l'Église aux mains de l'État français anticlérical et empêche tout renouveau et toute action dans la société.

Les années 1830 sont un véritable tournant: par l'encyclique *Mirari vos* (1832), le pape Grégoire XVI condamne Lamennais qui ne se soumettra pas, ce qui oblige Guéranger à prendre progressivement distance. Guéranger lit avec passion Bossuet mais aussi Chateaubriand et son *Génie du Christianisme*. Il s'inspire de Newman qui lui semble engagé dans un même combat au service de l'Église anglicane, enchaînée par le pouvoir. Mais les similitudes entre

les deux hommes ne peuvent cacher les différences, notamment au plan théologique et au plan de la situation politique des deux pays. Guéranger engage aussi le combat à travers la presse. Dans le *Mémorial catholique*, il publie quatre articles sur la liturgie (1830) dont la portée politique n'échappe à personne.

La Monarchie de Juillet s'impose; c'est à ce moment que le projet de Solesmes prend forme. On doit au fondateur la restauration du monachisme bénédictin en France et le rayonnement international de Solesmes dans les années qui suivront. Il fera preuve de beaucoup de persévérance tant au plan ecclésiastique qu'au plan civil pour mener à terme ce projet qui est à la fois religieux – retrouver une vraie vie monastique scandée par la prière et l'étude – et politique – régénérer la vie chrétienne du pays et influencer sur la société française, malade de la Révolution et de ses turbulences. Sa volonté de rattacher l'abbaye directement à Rome lui permet de se démarquer de l'épiscopat français, largement gallican et inféodé au pouvoir, et d'affirmer la liberté de l'Église face à l'État laïc. Il patientera pour obtenir la reconnaissance religieuse de sa maison en remodelant plusieurs fois les Constitutions.

André HAQUIN

Thierry MAGNIN, *Penser l'humain au temps de l'homme augmenté: Face aux défis du transhumanisme*. Paris, Albin Michel, 2017. 304 p. 22,5 × 14,5. 19 €. ISBN 978-2-226-32659-1.

Thierry Magnin, professeur des Universités et recteur de l'Université Catholique de Lyon, est un physicien et un théologien spécialisé en éthique des sciences et des technologies. Cet ouvrage cherche à penser l'humain au temps où le transhumanisme et le post-humanisme séduisent les esprits, alors que l'humanité n'est pas encore parvenue à réaliser l'humain intégral dans sa figure présente. Le premier chapitre («Au temps des nouvelles technologies», p. 11-14) établit l'état des avancées scientifiques et technologiques contemporaines susceptibles d'affecter la nature humaine, les formes de vie et les manières de concevoir l'existence humaine. Dans le deuxième chapitre («De l'homme augmenté au transhumanisme», p. 15-60), l'A. déconstruit l'image idéalisée de l'être humain prônée par le transhumanisme, qui n'est finalement qu'une représentation réductrice et simpliste de l'être humain. Le chapitre suivant («Les technosciences au crible de l'écologie intégrale», p. 61-108) développe le concept d'«écologie intégrale», proposé dans l'Encyclique *Laudato Si'*, pour penser le rapport de l'humanité au monde. Le quatrième chapitre («Interactions entre biologie et psychisme: nouvelles ouvertures», p. 169-208) analyse les nouvelles recherches au carrefour de la biologie et du psychisme humain, ainsi que leurs interactions, notamment l'influence du psychisme sur l'expression des gènes ou sur les connexions cérébrales. Dans le cinquième chapitre («Prendre soin de l'humain 'robuste et vulnérable'», p. 209-252), l'A. propose une réflexion sur la manière de prendre soin de l'humain, compte tenu de l'interaction dynamique biologique-psychique-spirituelle qui se traduit par un équilibre délicat entre «robustesse» et «vulnérabilité». Le dernier chapitre («De l'homme augmenté à l'homme en chemin d'accomplissement», p. 253-296) propose une

vision de l'humain fondée sur une approche anthropologique judéo-chrétienne, une anthropologie multidimensionnelle où la personne humaine est comprise comme corps-psyché-esprit, ce qui semble mieux rendre compte de la complexité de la nature humaine et de sa plasticité.

Cet ouvrage constitue un contrepoint clair, lucide et solide à l'optimisme naïf qui entoure parfois les propos des transhumanismes et des post-humanismes. La fuite en avant est-elle une solution alors que l'humanité n'est pas encore parvenue à réaliser un humanisme intégral? Dans un monde où les Droits de l'homme ne sont pas universellement respectés et où l'être humain est atteint dans sa dignité, n'avons-nous pas plutôt besoin d'un véritable humanisme? L'A. nous laisse espérer que cette voie privilégiée sera empruntée, face à la fuite en avant facile que le transhumanisme propose.

Paulo RODRIGUES

Philippe CHARRU et Christoph THEOBALD, *Johann Sebastian Bach interprète des évangiles de la passion. Approche stylistique des Passions selon saint Jean et selon saint Matthieu* (coll. MusicologieS). Paris, Vrin, 2016. 412 p. 24 × 17. 30 €. ISBN 978-2-7116-2669-4.

Philippe Charru est un prêtre jésuite, musicologue et professeur émérite de philosophie au Centre Sèvres; Christoph Theobald est un théologien jésuite, spécialiste de théologie fondamentale et systématique, enseignant au Centre Sèvres. Les deux auteurs avaient édité ensemble l'étude *L'Esprit Créateur dans la pensée musicale de Jean-Sébastien Bach – Les chorals de l'Autographe de Leipzig* (col. Musique-Musicologie, Éd. Mardaga, Musicologie, 2002). Ce nouvel ouvrage vise à approfondir la théologie sous-jacente à l'univers religieux du baroque luthérien de Johann Sébastien Bach (1685-1750). Le croisement d'une perspective redevable, d'une part à la musicologie et d'autre part à la théologie, engage une méthodologie propre qui ne peut pas se réduire à une simple contraposition de points de vue. L'approche «stylistique» développée par les A. suppose d'aller au-delà de la rupture que la modernité «esthétique» a opérée, entre éthique, esthétique et religion. La première partie de l'ouvrage décrit et analyse, à partir d'une perspective historique, les traditions liturgiques, musicales, poétiques et théologiques sous-jacentes aux passions selon Saint Matthieu (BWV 244) et selon Saint Jean (BWV 245). La deuxième partie, plus technique, analyse en détail le passage du récit au livret et du livret à l'architecture sonore des deux passions, alors que la troisième partie développe plutôt une approche théologique qui révèle la *theologia crucis* inhérente à ces compositions et les voies spirituelles diversifiées qu'elles ouvrent.

Paulo RODRIGUES

Stephen YATES, *Between Death and Resurrection. A Critical Response to Recent Catholic Debate Concerning the Intermediate State*. New York, Bloomsbury, 2017. 271 p. 23,5 × 16. 120 \$. ISBN 978-1-5013-1228-1.

Cette étude vient sans doute remplir un vide bibliographique important. Grâce à Stephen Yates (S.Y.), les lecteurs possèdent désormais un livre

fournissant une lecture aussi compréhensible qu'érudite sur les questions autour de la mort et la résurrection. C'est pourquoi nous parlerions volontiers d'un livre de référence prenant en compte les débats philosophiques et théologiques (de tradition continentale et analytique) et permettant au lecteur d'aujourd'hui de comprendre finement les questions soulevées par ce débat.

Cette étude compte cinq chapitres: (1) «Le débat récent sur l'état intermédiaire dans le monde catholique», (2) «L'état intermédiaire et les Saintes Écritures», (3) «L'état *post-mortem* – un état atemporel ou temporel», (4) «L'état intermédiaire – maintenir l'identité personnelle à travers la mort et la résurrection immédiate», (5) «Objections philosophiques et théologiques adressées au schème traditionnel».

L'A. situe le débat à partir des années 1960 et commence son livre en essayant d'identifier quelques lacunes. Il situe ainsi remarquablement le débat en rappelant d'abord la position catholique traditionnelle sur l'état intermédiaire à travers les textes des conciles – et ses présupposés anthropologiques –, afin de parvenir au cœur du débat et aux positions alternatives proposées. C'est autour du premier chapitre, que l'A. soulève les principaux problèmes qui seront traités au fur et à mesure du livre.

L'A. poursuit sa recherche par une analyse des données scripturaires sur la conception de l'homme et de l'*eschaton*. De ce fait, les premières pages de cette partie sont consacrées en grande partie à John Cooper, exégète malheureusement ignoré en dehors de la littérature anglophone, qui défend une lecture conciliante entre le dualisme et le monisme biblique: le dualisme holistique (ou l'holisme dualiste). Malgré la lecture de quelques textes problématiques, l'A. conclut en faveur de la position classique et réaffirme l'idée selon laquelle il n'y a pas de données bibliques offrant un support pour la thèse de la résurrection dans la mort.

Faut-il suivre un système atemporel ou temporel lorsque nous pensons l'*eschaton*? C'est à cette question que l'A. propose d'apporter des éclaircissements dans le troisième chapitre. Le système atemporel fut privilégié afin d'éviter un système individualiste et personnel, en même temps que l'on privilégiait une présence totale avec le Christ. Mais, cela implique-t-il nécessairement de privilégier une eschatologie collective et cosmique – comme les auteurs défendant cette thèse le prétendent? Comme l'A. le note, cela ne va pas de soi. Il distingue bien deux systèmes: l'un en deux phases (la mort et la résurrection) et l'un en trois (la mort, l'état intermédiaire et la résurrection). Une *via media* reste possible pour le théologien catholique défendant un système en deux phases: introduire l'état intermédiaire à l'intérieur de la deuxième phase, c'est-à-dire avec la résurrection immédiate.

Comment choisir? S.Y. soutient qu'il faut respecter deux critères fondamentaux pour savoir répondre à la question. Une théologie doit adopter d'une part, une théorie cohérente de l'identité personnelle à travers la mort et la résurrection, et d'autre part, une théorie cohérente avec les lieux théologiques (comme la prière, la liturgie et la piété liée à la communion des saints). Loin de savoir si nous entrons dans une éternité où la parousie, la résurrection et le jugement final prennent place (dans un système parallèle), il s'agit surtout de rencontrer ces deux critères. C'est pourquoi l'A. conclut que les propositions alternatives

du système traditionnel restent problématiques pour constituer une option sérieuse pour le théologien catholique.

Le quatrième chapitre est consacré à la question de l'identité personnelle et au problème de la constitution. En effet, l'identité du *même* corps après la mort, est-ce pour autant une identité de la *même* matière? Une réponse positive reste problématique, malgré quelques soutiens que l'on peut trouver. Le modèle traditionnel invite les croyants à penser l'âme comme étant ce qui permet la continuité et l'identité à travers la mort et la résurrection, cette option semblant privilégier une identité du même corps (plutôt que de la même matière). Cependant, comment est-il possible qu'une âme qui est essentiellement la forme du corps puisse être séparée de celui-ci? Ou comment un homme, lequel s'identifie à son âme *et* à son corps, peut-il subsister sans l'un des deux? Si l'on est incapable de répondre à ces deux questions, on est impuissant et face au dualisme. On pourrait rétorquer à l'A. que ceci ne constitue un problème que si l'on considère le dualisme comme un modèle incompatible avec la foi. L'option alternative consistant à adopter la résurrection dans la mort, conduit cependant à des problèmes insurmontables. L'indivisibilité de l'homme implique en effet un matérialisme. Or, le principe du matérialisme est que le même corps doit ressusciter pour permettre la continuité. Dès lors, comment est-il possible de se retrouver face à un cadavre, d'une part, et face à un corps ressuscité *dans* la mort, d'autre part? La théorie de la résurrection dans la mort semblerait impliquer une auto-contradiction. C'est pourquoi l'auteur opte pour une anthropologie classique. Il défend la lecture de Thomas d'Aquin, à travers l'interprétation de Robert Pasnau, permettant de faire face aux présupposés du schème classique.

Dans le dernier chapitre, S.Y. analyse les critiques adressées à la théorie traditionnelle de la résurrection. Le lecteur appréciera que l'A. reste critique par rapport au schème traditionnel. Les deux principales tensions se situent autour du concept d'âme et de son statut métaphysique et autour de la vision béatifique.

L'A. montre remarquablement tout au long de son livre que le schème traditionnel est, pour l'instant, le système le moins coûteux et le plus cohérent, malgré les nombreuses difficultés auxquelles il fait face. Il reste ouvert à la possibilité que le schème à deux phases puisse surmonter les difficultés qu'il soulève, ce qui n'est pas clairement le cas aujourd'hui.

On peut regretter que l'A. ait négligé certains aspects dans cette étude pourtant de qualité. Il ne s'intéresse finalement pas au rôle normatif de la Bible dans ce débat et ne prend malheureusement pas en compte les récents débats sur le dualisme-hylémorphique dans la littérature thomiste, ainsi que le resurgissement du dualisme comme la meilleure option pour penser la résurrection dans un système à deux ou trois phases.

Alejandro PÉREZ

Thomas F. BEST, Lorelei F. FUCHS, John GIBAUT, Jeffrey GROS, Despina PRASSAS (éds), *Growth in Agreement IV. International Dialogue Texts and Agreed Statements, 2004-2014, Books 1 and 2* (coll. *Faith and*

Order Paper, 219). Genève, WCC Publications, 2017. xx-573 p. et xx-419 p. 24 × 16. ISBN 978-2-8254-1672-3 et 978-2-8254-1673-0.

Ce quatrième volume de *Growth in Agreement* («Croissance dans l'accord») en deux tomes nous livre les textes et accords du dialogue international entre deux ou plusieurs Églises publiés de 2004 à 2014, comme ses trois prédécesseurs nous livraient les textes et accords des dialogues internationaux de 1972 à 2005. C'est dire la quantité (et surtout la qualité) remarquable de «matériau» œcuménique qui s'accumule depuis bientôt cinquante ans (près de 1000 p. de 2004 à 2014, seulement sur le plan international). Symétriquement se pose le problème du défi considérable de recevoir ces accords de commissions dans la vie des différentes Églises chrétiennes.

Growth Agreement IV, outre une préface et une introduction explicative des éditeurs scientifiques, comprend cinq parties: A. Dialogues et déclarations communes avec participation orthodoxe byzantine et orthodoxe orientale; B. Dialogues et déclarations communes avec participation catholique romaine; C. Dialogues entre Églises de la Réforme et Églises issues de la Réforme (*Stemming from the Reformation*); D. Textes de la Commission Foi et Constitution du Conseil Œcuménique des Églises (COE); E. Textes du COE et du Groupe mixte de travail (*Joint Working Group*) entre le COE et l'Église catholique romaine. Il fallait trouver un ordre de classement de ces multiples textes de dialogue. Celui adopté peut se justifier, mais comporte d'inévitables chevauchements. Ainsi la Partie A, dédiée à la participation orthodoxe, inclut-elle deux textes de dialogue entre l'Église catholique et une famille d'Églises orthodoxes, qui auraient pu, en rigueur de termes, être classés (aussi) dans la Partie B, consacrée aux «Dialogues et déclarations communes avec participation catholique romaine». À part une limite de ce type, le classement est cohérent: tous les dialogues bilatéraux avec participation orthodoxe; (presque) tous les dialogues bilatéraux avec participation catholique; tous les dialogues bilatéraux entre Églises reliées à la Réforme; le dialogue multilatéral de *Faith and Order*; dialogue multilatéral au sein du COE et entre le COE et l'Église catholique.

Parmi ces dialogues théologiques de grande classe, qui révèlent des rapprochements insoupçonnés et parfois inattendus entre deux Églises au niveau mondial, je voudrais souligner l'intérêt particulier de IARCCUM (*International Anglican Roman Catholic Commission for Unity and Mission*) (n° 8, t. I, p. 95-111). Cette commission évalue les progrès accomplis tant en ce qui concerne l'accord théologique que les relations pratiques entre Communion anglicane et Église catholique, tout spécialement la réception et la mise en valeur de ces progrès et de ce qu'ils permettent en vue de l'unité et de la mission commune. C'est en quelque sorte une commission de suivi, qui serait bien utile pour tous les dialogues bilatéraux, si l'on veut qu'ils entrent dans le concret de la vie des Églises partenaires. Cette commission n'hésite pas non plus à traiter de manière approfondie de nouveaux obstacles surgis sur la route de l'unité, ici l'ordination épiscopale au New Hampshire (Église épiscopaliennne des États-Unis) d'un candidat engagé dans une relation homosexuelle. Parmi bien d'autres, on peut aussi relever le grand document

luthérien-catholique sur l'apostolicité de l'Église (n° 13, t. I, p. 169-266) ou le texte significatif mennonite-catholique, conçu comme une contribution à la décennie du COE pour surmonter la violence (n° 14, t. I, p. 267-273). Je signale également particulièrement la réflexion théologique multilatérale de Foi et Constitution sur la nature et la mission de l'Église (n° 28 et 32, t. 2, p. 157-183 et 265-297), sur l'anthropologie théologique (n° 29, t. 2, p. 185-208), sur une reconnaissance mutuelle d'un unique baptême (n° 31, t. 2, p. 241-263), etc. Les travaux du Groupe mixte de travail entre Église catholique et COE ont porté respectivement sur la réception mutuelle en œcuménisme (n° 35-36, t. 2, p. 333-391) et sur les racines spirituelles de l'œcuménisme (n° 37, t. 2, p. 393-414).

Avec ses trois prédécesseurs, *Growth in Agreement IV* rendra l'inestimable service de mettre aisément à disposition des théologiens de toute confession chrétienne, œcuménistes singulièrement, l'ensemble des textes des dialogues théologiques bilatéraux et multilatéraux en langue originale anglaise. L'accès facile et sûr à ces documents est la première étape, indispensable, de leur réception ecclésiale.

Joseph FAMERÉE

Rod DREHER, *Comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus. Le pari bénédictin*. Traduit de l'anglais par Hubert DARBON. Paris, Artège, 2017. 372 p. 20,5 x 13. 22 €. ISBN 979-10-336-0533-1.

Ce livre est une sorte d'ovni dans la littérature chrétienne. Défendant une thèse très simple et par endroits simpliste, il mérite qu'on y prête attention. L'auteur est un essayiste se réclamant des mouvances chrétiennes conservatrices. Sa thèse est claire. Il faut créer des communautés sociales chrétiennes homogènes («un village chrétien») pour «résister aux fléaux de la modernité». Ce n'est pas une grande originalité en soi. Le titre de la traduction française indique pourtant l'orientation du propos, puisqu'il n'y a pas de point d'interrogation. C'est fidèle à l'original (*The benedict option – A strategy for christians in a post-christian nation*, 2017, traduit en allemand en 2018). Il est donc acquis au départ que le monde était chrétien (ce qui en soi mérite déjà des nuances) et qu'il ne l'est plus, et qu'il y a un moyen d'être chrétien (un propos comme une recette). Ce que l'auteur développe dans un style brillant, c'est le recours à l'imaginaire du monastère médiéval, lieu de paix et de sainteté au milieu d'un monde en désarroi. Ces lieux aujourd'hui seraient des réseaux de chrétiens et même des villages de chrétiens, qui préserveraient leurs membres et en attireraient d'autres, comme les monastères l'auraient fait dans l'histoire. Il faut pour cela une règle de vie à suivre, dont l'élaboration est détaillée (chap. 3). Trois dimensions font de ce livre une lecture à conseiller pour comprendre certains milieux catholiques paniqués dans la situation actuelle de l'Église et du catholicisme. Tout d'abord l'image du monastère refuge ou îlot, aux antipodes de Danièle Hervieu-Léger qui, dans son article paru dans les *Études* propose aussi les monastères et centres spirituels comme une alternative bienfaisante aux paroisses, offrant une hospitalité à tous («Mutation

de la sociabilité catholique en France», *Études*, Février 2019, p. 67-78). Le deuxième point est la grande cohérence de la proposition. Tout est bien à sa place. Cela devient une option attrayante de survie du catholicisme. Mais l'auteur reste journaliste et polémiste, ne cherchant pas à élaborer une argumentation fondée dans des ouvrages plus systématiques. La troisième dimension est l'audience de ce livre. Il a connu un impact réel aux États-Unis, mais aussi sa traduction française en France. Par exemple, au séminaire français de Rome en janvier 2018, un séminariste m'a demandé mon avis en me passant le livre. Un autre plus tard à table s'est empressé de me le vanter. Mais un jeune évêque à cette même table a expliqué combien c'était tout compte fait peu intéressant et très situé dans un milieu catholique américain. Un autre évêque, Mgr Batut, en a publié une longue recension sur le site internet de la Conférence des Évêques de France. Ce livre est ainsi un témoin des profonds bouleversements du christianisme actuel et des incertitudes qui font désormais partie de l'être chrétien.

Arnaud JOIN-LAMBERT

Noell BIRONDO, S. STEWART BRAUN, *Virtue's Reasons: New Essays on Virtue, Character, and Reasons* (coll. *Routledge Studies in Ethics and Moral Theory*). London, Routledge, 2017. 209 p. 23,5 × 15,5. 135 \$. ISBN 978-1-138-23173-3.

L'éditeur Noell Birondo est un professeur de philosophie at Wichita State University, USA et développe ses recherches au carrefour des théories éthiques contemporaines et de la philosophie grecque. Le deuxième éditeur, S. Stewart est membre de l'*Institute of Religion and Critical Inquiry* à l'*Australian Catholic University* et il se spécialise en éthique normative et appliquée. Ce volume réunit plusieurs contributions qui promettent d'ouvrir de nouveaux débats sur les liens entre les vertus et l'argumentation éthique. L'ouvrage est divisé en trois sections. La première section, «Reasons, Character, and Agency», analyse le rapport entre les vertus, les arguments normatifs et l'action éthique (1. *Moral Virtues and Responsiveness for Reasons*, Garret Cullity; 2. *Remote Scenarios and Warranted Virtue Attributions*, Justin Oakley; 3. *Vice, Reason, and Wrongdoing*, Damina Cox; 4. *Can Virtue Be Codified? An Inquiry on the Basis of Four conceptions of Virtue*, Peter Shiu-Hwa Tsu). La deuxième section, «Reasons and Virtues in Development», contient des contributions qui explorent la manière dont les vertus peuvent être développées pour soutenir l'action éthique (5. *Virtue, Reason, and Will*, Ramon Das; 6. *Self-Knowledge and the Development of Virtue*, Emer O'Hagan; 7. *Aretaic Role Modeling, justificatory Reasons, and the Diversity of the Virtues*, Robert Audi). La troisième section, «Specific Virtues for Finite Rational Agents», examine le rôle de vertus spécifiques dans l'argumentation éthique (8. *Practical Wisdom: A virtue for Resolving Conflicts among Practical Reasons*, Andrés Luco; 9. *The Virtue of Modesty and the Egalitarian Ethos*, S. Stewart Braun; 10. *Virtue and Prejudice: Giving and Taking Reasons*, Noell Birondo).

Paulo RODRIGUES

John D. ARRAS, *Methods in Bioethics: The Way We Reason Now*. Edited by James CHILDRESS & Matthew ADAMS. Oxford, Oxford University Press, 2017. 224 p. 24 × 16. 42 £. ISBN 979-0-19-066598-2.

John D. Arras a été professeur de bioéthique, de philosophie, des sciences de la santé à l'Université de Virginia (Charlottesville, VA). Ce volume rassemble plusieurs contributions de l'A. sur la méthodologie de la bioéthique, à travers un dialogue soutenu et critique avec des courants comme le principisme, la casuistique, le pragmatisme, l'éthique narrative, la méthode de l'équilibre réflexif, la théorie de la moralité commune, entre autres. Loin de se limiter à la description et à l'analyse de plusieurs méthodes en bioéthique, l'A. fait œuvre de «méta-éthique» en réfléchissant sur la nature de la rationalité impliquée dans la résolution de problèmes bioéthiques contemporains. Cet ouvrage constitue une introduction utile à la question des manières d'envisager la bioéthique à l'heure actuelle, tout en évitant, d'une part, de se cantonner dans la fausse assurance d'une école de pensée ou d'une méthode, et d'autre part, de glisser dans un relativisme épistémologique.

Paulo RODRIGUES

Jonathan IVES, Michael DUNN and Alan CRIBB (éds), *Empirical Bioethics: Theoretical and Practical Perspectives* (coll. *Bioethics and Law*). Cambridge, Cambridge University Press, 2017. 264 p. 23,5 × 15,5. 85 €. ISBN 978-1-107-07847-5.

Ce volume rassemble quatorze interventions de spécialistes en bioéthique, un champ devenu multidisciplinaire au carrefour de la médecine, des sciences de la santé, du droit, de la gestion, de la philosophie, de la sociologie, etc. Le tournant empirique récent de la bioéthique suscite des questions méthodologiques, empiriques et méta-éthiques qui appellent à une approche multidisciplinaire et à un dépassement des limites et des normativités que les disciplines convoquées se donnent. L'ouvrage expose la question du statut théorique et pratique de la bioéthique empirique par treize contributions de spécialistes du domaine. Le lecteur s'intéressant à l'état de la bioéthique trouvera dans ce volume un chemin à travers le panorama complexe de la littérature actuelle, qui vise à élucider le statut de la bioéthique empirique, ses lieux de production, ses méthodes, son épistémologie, voire ses limites.

Paulo RODRIGUES

François-Xavier AMHERDT, *L'animation biblique de la pastorale. 120 propositions pratiques* (coll. *Pédagogie pastorale*, 12). Namur, Lumen Vitae, 2017. 183 p. 23 × 15. 18,50 €. ISBN 978-2-87324-570-2.

Le titre de cet ouvrage renvoie au n° 73 de l'Exhortation apostolique *Verbum Domini*, où Benoît XVI invite à déployer une «animation biblique de toute la pastorale». Les 120 «propositions concrètes» répertoriées par François-Xavier Amherdt répondent à cet appel. Ce livre est plus qu'un

catalogue de «trucs et ficelles» autour de l'usage de la Bible, car il a deux qualités qui en font un vrai ouvrage de «pédagogie pastorale».

Première qualité: sa structure est théologique, en ce sens que ses trois parties adoptent «la dynamique trinitaire» de *Verbum Domini*. En effet, la 1^{re} partie intitulée *Verbum Dei* se rapporte au «Dieu qui parle» et les 30 propositions adoptent une approche de théologie fondamentale. Ainsi la proposition n° 1 invite à parler de la Révélation comme d'un dialogue entre 2 partenaires; la proposition n° 11, reprise au sein du paragraphe consacré à «Une herméneutique “intégrale”: sens littéral et spirituel (cf. *VD*, n° 29-49)» renvoie à la tradition patristique des 4 sens de l'Écriture; les propositions 18 à 23 recensent différentes méthodes de lecture du texte biblique: historico-critique, narrative, rhétorique, figurative ou d'autres encore reprises dans *L'Interprétation de la Bible dans l'Église* (1993).

La 2^e partie intitulée *Verbum in ecclesia*, ou la Parole dans l'Église, est structurée autour des grands domaines de l'action pastorale et leurs implications bibliques. Pour «l'enseignement des Apôtres», l'ouvrage s'arrête à la prédication liturgique, la formation biblique, la catéchèse. Le «lien intrinsèque» entre «Parole de Dieu et liturgie» conduit à s'intéresser (entre autres choses) à la sacramentalité de la Parole, à sa proclamation, au partage de la Parole, au lien entre Bible et pastorale sacramentelle. La section consacrée à «Parole de Dieu et prière» offre des orientations pour une prière enracinée dans la Bible (*Lectio divina*, liturgie des heures...). Enfin, autour de «Parole, communion fraternelle et service», des pistes bibliques pour construire la communauté ecclésiale sont offertes.

La 3^e partie *Verbum mundi*, ou la Parole pour le monde, s'intéresse à la diffusion du texte biblique: ses traductions, sa diffusion par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), sa proposition pour des publics spécifiques (familles, écoles, jeunes, etc.) en lien avec les récits de vie; elle recense des pistes pour mettre la Parole au service du monde et des plus pauvres, au service de la culture, du dialogue interreligieux.

Deuxième qualité de l'ouvrage: l'abondante bibliographie et les notes de bas de page qui viennent compléter le corps du texte. Le lecteur qui veut approfondir une question théorique ou tirer profit d'une proposition pratique sait où trouver les informations nécessaires. À cela s'ajoute un lexique des termes plus techniques utile qui rend cet ouvrage accessible à un public moins familier de la réflexion pastorale. Ces qualités font de cet ouvrage un incontournable pour tous ceux qui s'intéressent à «l'animation biblique de la pastorale».

Catherine CHEVALIER

RÉSEAU SANTÉ, SOINS ET SPIRITUALITÉS, *Spiritual Care I – Comment en parler en français? Des concepts pour des contextes* (coll. *Soins & Spiritualités*). Montpellier, Sauramps médical, 2018. 151 p. 22 × 15. 17 €. ISBN 979-1-030-30184-7.

Le Réseau Santé, Soins et Spiritualités (RESSPIR, voir www.resspir.org) signe ici deux petits volumes d'introduction à un concept qui fait rage dans

le monde actuel du soin: le *Spiritual Care*. Dans le premier volume, recensé ici, onze auteurs livrent leur éclairage sur ce qu'est le *Spiritual Care* et les défis de ce concept dans le champ interprofessionnel du «prendre soin». Chaque contribution est accompagnée d'une introduction reprenant les enjeux essentiels du texte. En juxtaposant ainsi huit articles différents au sujet du *Spiritual Care* (à défaut d'une traduction qui fait consensus), le RESSPIR met en lumière la polysémie, les tensions et les approches différentes quant à la formation, la responsabilité et le contenu même de l'accompagnement spirituel dans les établissements de soin.

Après une introduction sur les défis de traduction de concepts venus d'ailleurs dans le contexte socio-culturel francophone, l'ouvrage ouvre sur une modélisation permettant de situer des divers types de *Spiritual Care* à l'œuvre dans différents lieux présentés dans l'ouvrage.

Vient ensuite une série de trois articles dans lesquels Eckhart Frick, John Swinton et Catherine Piguet confrontent leur point de vue sur la question de la définition du *Spiritual Care*, son rôle dans les pratiques de soins et à qui il revient *in fine* de s'en préoccuper. En juxtaposant ainsi les trois auteurs, l'équipe d'édition met en évidence la complexité, et finalement le flou qui entoure encore et toujours la notion du *Spiritual Care*, tout en mettant en exergue l'absolue nécessité de la prise en compte de la dimension spirituelle de chaque patient dans son parcours de soins. Reconnaître cette dimension du mystère, dans sa propre vie et dans celle du patient, semble, pour les trois auteurs, un premier pas essentiel à faire lorsque l'on s'apprête à dispenser des soins à l'autre. La question des contenus de la formation et de qui est en mesure d'accompagner la croissance spirituelle de l'étudiant / soignant, reste – à mon avis – irrésolue. Si cette formation doit se vivre au cœur des activités quotidiennes auprès d'un soignant-aîné, comme le suggèrent Swinton et Piguet, comment s'assurer de l'ancrage traditionnel de ce dernier et du bien-fondé de ses croyances spirituelles?

La contribution de Guy Jobin esquisse un regard historique sur le processus d'éloignement et de rapprochement du soin et des questions de sens. En partant de la sécularisation des soins dans le sillage du mouvement initié par Hippocrate de Cos, l'auteur évoque les moments-clés au xx^e siècle ayant permis l'éclosion du *Spiritual Care*. Celui-ci s'inscrit dans une culture contemporaine pluri-ethno-religieuse marquée par la laïcisation des établissements de soin. Par ailleurs, la religion – en tant que phénomène culturel – est désormais séparée de la spiritualité, perçue comme liée à la nature humaine universelle. L'auteur distingue ensuite quatre groupes d'enjeux pour l'accueil de la spiritualité dans le monde des soins: sa fonction, les risques de l'interprétation de l'expérience spirituelle, son langage et la question des compétences requises pour l'accompagnement spirituel.

Erhard Weiher est le premier des auteurs à interroger le *Spiritual Care* du point de vue du professionnel de la pastorale santé. Il plaide pour un statut bien défini de cette pastorale dont la spécificité serait d'offrir un discernement dans le questionnement spirituel en présence de l'horizon d'un saint transcendant, là où les soignants resteraient dans leur discernement spirituel sur un plan humain. Tout comme Catherine Piguet, Erhard

Weiher reprend aussi le *savoir*, *savoir faire* et *savoir être* comme dimensions essentielles de la compétence des soignants, mais contrairement aux autres auteurs, il s'interroge sur le bien-fondé d'une formation complémentaire explicitement orientée vers «le souci de l'âme» pour les professionnels médicaux. Le risque étant, selon lui, la confusion des rôles et un désarroi chez le patient.

L'article des trois théologiens flamands, Annemie Dillen, Axel Liégeois et Anne Vandenhoeck pose clairement la question de la place de l'aumônier catholique dans le parcours de soin. Pour les auteurs, la préoccupation spirituelle doit être assumée par des employés formés spécifiquement à cette tâche. Diamétralement opposé à la conception de Frick, cet article prend position pour l'utilisation décomplexée du terme «aumôniers / *pastores*» pour mieux signifier l'enracinement dans la tradition séculaire chrétienne (voire catholique) des professionnels qui exercent un ministère s'inscrivant pleinement dans la «pastorale de la santé», au titre d'une mission reçue de la communauté ecclésiale. L'aumônier est alors vu comme un «guide-interprète» qui converse avec d'autres soignants pour traduire les préoccupations spirituelles de son interlocuteur-patient. Contrairement aux autres contributeurs, les auteurs de cet article ne parlent pas de «compétences» de l'aumônier, mais d'attitudes: la disponibilité, le respect, l'empathie et l'authenticité. Les auteurs soulignent la nécessité d'une formation théologique, pratique et méthodologique, ainsi que d'un accompagnement de type supervision. L'article se termine par une série de recommandations pour les autorités ecclésiales, les directions des établissements et les aumôniers.

Dans le dernier article, Simon Peng-Keller part, comme John Swinton, du flou conceptuel qui entoure la notion de spiritualité, que celle-ci soit religieuse ou non. Il fait état des discussions enflammées dans le monde germanophone à propos du rapport entre le *Spiritual Care* et la pastorale hospitalière et à propos de la pertinence de la survie de cette dernière. Dans une perspective historique Peng-Keller esquisse l'évolution de la compréhension du concept du *Spiritual Care* depuis 150 ans, jusqu'à sa prise en compte dans la terminologie de l'OMS en 1984. Dans l'analyse conceptuelle qui suit, Peng-Keller décrit plusieurs modèles de *Spiritual Care* qui le sortent de son ancrage purement clinico-thérapeutique et l'ouvrent à des orientations plus sociales, comme dans les «caring communities».

Finalement, l'auteur propose de se servir du terme *Spiritual Care* pour désigner un domaine de recherche interdisciplinaire et un terrain de pratique interprofessionnelle, avec différentes approches. L'approche chrétienne n'est que l'une de celles-ci, mais elle peut contribuer à influencer le processus de transformation de la santé publique vers plus de justice et de solidarité dans ce secteur.

Loin de vouloir proposer une harmonisation des approches, cet ouvrage met au grand jour les disparités d'un champ émergent et invite le lecteur à prendre part à une discussion essentielle entre les acteurs du monde médical, théologique et philosophique.

Talitha COOREMAN

Innocent HIMBAZA, François-Xavier AMHERDT, Félix MOSER, *Mariage et bénédiction. Apports bibliques et débats en Église* (coll. *Patrimoines*). Paris, Cerf, 2018. 277 p. 21,5 × 13,5. 24 €. ISBN 978-2-204-12583-3.

Comme l'indique le sous-titre, cet ouvrage offre un très intéressant parcours biblique concernant l'évolutivité du mariage, sacramentaire ou non, au regard de l'acte de bénédiction, et ce d'un point de vue catholique et protestant. À travers une question toute simple – qu'est-ce que le mariage et la bénédiction dans la tradition catholique et protestante? –, il propose une réflexion fondamentale sur cet engagement humain à dimension culturelle et religieuse, sans négliger des questions d'actualité à dimension éthique et pastorale, telles que la situation des personnes divorcées-remariés, l'union de personnes de même sexe, aussi bien dans la tradition catholique que réformée. La moitié de l'ouvrage est constituée d'une approche biblique (ancien et nouveau Testament) de l'articulation et de la distinction entre «l'acte de se marier» et la bénédiction, posant différemment l'investissement humain, familial, divin et communautaire de l'union entre deux personnes souhaitant fonder une famille. On insiste également sur l'importance mais aussi la limite de recourir aux textes bibliques pour comprendre l'évolutivité et la situation du mariage contemporain; ceci sera développé dans la deuxième partie consacrée à la reprise théologique, ouvrant à la difficulté du concept de «sacrement» pour parler de mariage, surtout lorsqu'on le met en lien avec l'acte de bénédiction. L'étude n'entre cependant pas dans le débat contemporain concernant le «rèel auteur» du sacrement, selon que l'on privilégie l'échange des consentements ou la bénédiction comme lieu de la grâce. Si les auteurs privilégient une manière d'appréhender les textes bibliques, ils insistent également sur une mise en perspective de leur «utilisation» en tant que ressource pour penser de nouvelles solutions pastorales, telle la bénédiction des personnes au sein de différents types de couples et de partenariats, au cœur de sociétés où se trouve davantage mise en avant la sacralisation de l'amour que celle du mariage en tant que telle. La dernière partie propose une approche de l'Église réformée, montrant les raisons pour lesquelles cette tradition n'a plus appréhendé le mariage en termes de sacrement mais de bénédiction. L'analyse que fait F. Moser du mariage en termes d'*event* est, de notre point de vue, très intéressante pour comprendre un autre déplacement: de l'acte d'engagement ecclésial et social, à la mise en évidence de sujets singuliers. Ce constat est d'importance pour appréhender ce qu'il importe «d'offrir» aux «couples demandeurs» d'une célébration de leur amour – un sacrement et/ou une bénédiction –, et cela, quelle que soit la tradition religieuse dans laquelle ils s'inscrivent. Dans les conclusions, les trois auteurs croisent leurs regards en mettant en perspective leurs points communs et leurs divergences. On l'aura compris, ce livre se situe clairement dans la dynamique d'*Amoris laetitia* et des nombreuses réflexions post-synodales où l'Église, via ses mouvements et ses théologiens, s'efforce de discerner au mieux ce qu'il importe d'offrir aux hommes et aux femmes de ce temps qui, quelle que soit leur situation de vie, veulent célébrer un amour. Il constitue un bel outil pour celles et ceux qui sont à la recherche de points

d'appui scripturaires et théologiques pour réfléchir aux questions contemporaines de la célébration d'un amour humain inscrit dans une tradition religieuse culturellement située.

Dominique JACQUEMIN

Jérôme COTTIN, Henri DERROITTE (dir.), *Nouvelles avancées en psychologie et pédagogie de la religion* (coll. *Pédagogie catéchétique*, 34). Namur, *Lumen Vitae*. Namur, Éditions jésuites, 2018. 223 p. 23 × 15,5. 20 €. ISBN 978-2-87324-583-2.

Cet ouvrage, fruit d'un travail conjoint entre la Faculté de théologie protestante de Strasbourg et la Faculté de théologie (catholique) de Louvain-la-Neuve, a pour objectif de mettre à jour divers apports de la psychologie et de la pédagogie en matière de transmission de la foi. Le recueil rassemble une quinzaine d'études qui permettent de prendre le pouls de la réflexion et de la créativité à l'œuvre dans plusieurs domaines, avec des apports des deux confessions, et aussi – du fait du carrefour qu'est Strasbourg – certaines contributions venant de l'espace germanophone. Chaque article se conclut par une bibliographie qui ouvre la porte à divers approfondissements.

La présentation détaillée de l'ouvrage par Jérôme Cottin est suivie de 7 études de psychologie de la religion. Pierre-Yves Brandt fait le point des recherches en matière de développement religieux de l'enfant et de l'adolescent; il y montre combien les recherches de Fowler et Oser se sont maintenant affinées en complétant cette approche cognitive par l'intégration des dimensions émotionnelle et psycho-sociale. Eva Commissaire propose une évaluation semblable des travaux de Jean Piaget sur le développement cognitif et moral de l'enfant, en décrivant les avancées vers une approche multidimensionnelle du développement. Friedrich Schweitzer présente en français ses recherches à partir des questions que se posent les enfants et de leur droit à être accompagné dans leur questionnement religieux. Véronique de Thuy-Croizé montre qu'une attention fine au développement de l'enfant et de l'adolescent – grâce à l'apport de personnes compétentes dans les équipes catéchétiques – peut conduire à ajuster les propositions catéchétiques pour qu'elles soient en phase avec leur chemin de vie. Dans une réflexion sur les rites de passage, Thierry Goguel d'Allondans montre l'intérêt de ritualiser certains passages, à condition d'adapter les rites aux situations particulières vécues par les adolescents. Les deux derniers apports traitent de pédagogie spécialisée. Philippe Leso retrace le parcours de Jean Mesny et sa méthode catéchétique appelée VIVRE dont un des accents consiste dans l'accueil de la Parole de Dieu par le catéchiste dans la préparation de sa séance de catéchèse. Talitha Cooreman fait une relecture critique de l'utilisation de la parabole des talents en catéchèse à partir des théologies du handicap; elle invite à une lecture «capacitante» c'est-à-dire au service de la croissance dans la prise en compte de la vulnérabilité de chacun.

Suivent 8 articles qui développent une approche pédagogique. Dans un travail qui s'appuie sur l'école de l'histoire des formes, Christian Grappe

montre comment Jésus s'est adapté à ses différents publics et comment les quatre évangélistes ont fait de même à sa suite. Pierre Prigent et Élisabeth Parmentier rendent compte des capacités catéchétiques des expériences de lecture et de conteurs bibliques qu'ils ont menées, à travers lesquelles le texte peut faire son travail en chacun. Jérôme Cottin s'arrête aux multiples fonctions de l'image en catéchèse: elle peut être un document qui illustre, une expérience qui témoigne ou encore manifestation de l'Esprit Saint qui ouvre nos représentations. Geoffrey Legrand rend compte du travail déployé en pastorale scolaire pour recontextualiser l'Évangile afin qu'il fasse écho au vécu des élèves, un travail qui s'appuie sur la théologie de la corrélation de Paul Tillich. Diane du Val d'Esprémenil présente *Discovery*, un «outil d'investigation des valeurs» sur base d'histoires racontées, une ressource selon elle pour ouvrir à un questionnement moral et spirituel et à une transformation intérieure. Laurence Hahn fait découvrir la méthode et les règles du Bibliologue qui offre à un groupe de tout âge la possibilité de poursuivre la narration d'un récit biblique. Richard Gossin enfin expose la méthode pédagogique proposée par *Godly Play* qui fait confiance à l'imaginaire, au récit et au jeu créatif, et à l'enfant invité à s'approprier le récit biblique en toute liberté.

En finale, Henri Derroitte propose une relecture des grands défis actuels de la transmission chrétienne autour de 4 nœuds: la nécessité d'individualiser les parcours n'est pas sans questionner la dimension communautaire de la foi chrétienne; comment tenir ensemble identité et ouverture devant le constat que celle-ci a pu rendre plus difficile la transmission de la foi? Après avoir revalorisé l'expérience, n'est-il pas temps de retrouver des chemins pour présenter les contenus de la foi chrétienne? Enfin faut-il encore s'adonner au travail par classe d'âge ou privilégier l'intergénérationnel qui permet aux plus jeunes de bénéficier de l'apport des aînés, et réciproquement? Autant de débats qui ressortent de la réflexion actuelle en catéchétique et qui montrent l'ampleur et la vitalité des chantiers en cours.

Catherine CHEVALIER

Emiliano LAMBIASE, Andrea MARINO, *Pleine conscience et tradition spirituelle chrétienne*. Préface de Tonino CANTELMi (coll. *Béthanie*). Namur, Fidélité, 2018. 272 p. 20,5 × 13,5. 22 €. ISBN 978-2-87356-793-4.

Divers types de méditation connaissent une vogue surprenante en Occident et de par le monde. C'est le cas de la «pleine conscience» ou *mindfulness*, une démarche à visée thérapeutique et inspirée surtout de méthodes bouddhistes (Vipassanā, Zen...) mais simplifiées et 'laïcisées' afin de se pratiquer, sans référence philosophique ou religieuse particulière, notamment en milieu hospitalier. Rédigé par deux psychologues et psychothérapeutes, ce livre poursuit un double objectif: décrire et analyser le processus et sa méthode, puis les situer au regard de la prière chrétienne. Dans sa visée générale, la 'pleine conscience' est ici définie comme «une stratégie qui consiste en un usage intentionnel, conscient, focalisé, sans jugement – et même accueillant – de l'attention» (13). Dans un monde rapide, artificiel et

médiatisé, nous avons besoin de retrouver un contact authentique avec nous-mêmes, notre corps, nos émotions profondes, notre environnement, nos semblables.

Après un exposé des principes qui structurent la démarche de pleine conscience et des divers programmes de thérapie qui la mettent en œuvre, un chapitre, illustré par des exercices pratiques, aborde la pleine conscience comme «attitude et style de vie». Un long développement est consacré à la distinction entre la compassion envers soi (attitude préconisée par les auteurs) et une quête «surestimée et surévaluée» d'une haute estime de soi (attitude qui leur paraît incompatible avec la démarche de la pleine conscience). Enfin, deux chapitres montrent, exemples à l'appui, comment des pratiques de pleine conscience (le scanner corporel, l'attention au souffle, l'auto-compassion) peuvent préparer et disposer à la prière contemplative chrétienne, dès lors que celle-ci «requiert la présence de toute la personne lorsqu'elle se met en relation avec Dieu» (161). Il n'est dès lors pas à craindre que cette prière soit dénaturée sous l'influence d'autres traditions spirituelles. Le lecteur pourra en revanche se demander si certains exemples de pratiques n'induisent pas davantage une présence harmonieuse à soi qu'une reconnaissance vive de l'altérité de Dieu.

Chemin faisant, les auteurs renvoient à bon nombre de publications scientifiques, le plus souvent en langue anglaise. L'exposé demeure cependant clair et fort abordable. Couvrant les deux versants du livre, une petite sélection de publications en français et destinées à un large public accompagne cette traduction bienvenue. (P. 198, saint «Antonio Abate» doit être l'abbé Antoine, père du monachisme en Égypte.)

Jacques SCHEUER

Guy G. STROUMSA, *Religions d'Abraham. Histoires croisées*. Genève, Labor et Fides, 2017. 346 p. 22,5 x 14. 24 €. ISBN 978-2-8309-1637-9.

Guy Stroumsa est professeur émérite de la chaire d'études des religions abrahamiques de l'Université d'Oxford, ainsi que de la chaire Martin Buber d'Histoire des religions de l'Université hébraïque de Jérusalem. L'ouvrage est un recueil d'articles publiés, pour la plupart en anglais. Seul le chapitre 13 n'a pas fait l'objet d'une publication, du moins cela n'est pas mentionné. L'introduction («Parcours d'un flâneur») retrace le parcours personnel intellectuel, marqué par la guerre. Né à Paris en 1948, de parents juifs, rescapés des camps d'extermination nazis, l'A. raconte l'itinéraire qui l'a forgé, en passant par Jérusalem, Oxford, Harvard et ses conférences au Collège de France. Sans but précis, l'universitaire s'intéresse à l'Orient chrétien, puis à la gnose, aux judéo-chrétiens, ainsi qu'aux études comparatives du judaïsme, du christianisme et de l'islam.

Tous les chapitres ne présentent pas le même intérêt et tous n'abordent pas «les religions d'Abraham» de la même façon. Certains chapitres concernent uniquement le christianisme (ch. 3 à 5), d'autres ne mentionnent pas l'islam (ch. 9-13), parfois ce sont des approches principalement méthodologiques visant à justifier la discipline d'histoire des religions. Deux contributions attirent

notre attention, les chapitres 1 et 8, intitulés respectivement: «Religion d'Abraham et religions abrahamiques» et «Judéo-christianisme et origines de l'islam».

Dans le premier, l'A. souligne quelques principes méthodologiques pour l'étude historique des religions. Il écrit: «il nous faut étudier les religions des autres comme si elles étaient les nôtres, et les nôtres comme si elles étaient celles des autres» (p. 39). Ainsi, en étudiant les textes bibliques, patristiques et islamiques, il fait apparaître la pluralité d'appropriations de la figure abrahamique qui débordait le périmètre biblique. Elle était bien connue dans l'Égypte antique, et des cultes d'Abraham avaient cours dans l'Empire romain, et pas seulement avec les rabbins et les Pères de l'Église (p. 49). Dans l'Antiquité tardive, Abraham était devenu «une sorte de héros des temps anciens, connu de tous et hautement respecté» (p. 50), y compris chez les Arabes. C'est à dessein que l'on aborde les religions se réclamant d'Abraham suivant une approche unitarienne. L'A. cite à titre d'exemple Louis Massignon et la volonté du rapprochement interreligieux, présupposant un noyau identique, comme si judaïsme, christianisme et islam venaient d'une même source, indépendamment de leur contexte païen.

Au chapitre 8, Guy Stroumsa aborde la place du courant judéo-chrétien, déjà présent dans le Hedjaz d'Arabie dès les ^{vi}^e et ^{vii}^e siècles, dans la formation de l'islam (p. 194). C'est ce qui permet de comprendre autrement les oscillations depuis plus de deux siècles entre deux lignes ou deux options, l'une ramenant l'islam au judaïsme avec Abraham Geiger qui l'abordait par le prisme des traditions midrashiques, l'autre au christianisme par Theodor Nöldeke qui le concevait à travers l'hymnologie syriaque. «Terre d'hérésies», il n'y a aucune raison de penser que l'islam tirait son origine d'une seule source, c'est ce que l'A. appelle le principe de non-exclusivité (p. 203), il y avait une certaine fluidité à circuler entre les communautés. Mani qui avait grandi au ⁱⁱⁱ^e siècle au nord de la Mésopotamie, a fait partie de la communauté des baptistes judéo-chrétiens (p. 207). L'islam naissant aurait bénéficié, selon Stroumsa, d'au moins cinq religions: le paganisme arabe, le christianisme, le judaïsme, le zoroastrisme et le manichéisme. Apparaissant comme une «préparation coranique», le judéo-christianisme est aux yeux de l'A. moins une «source» qu'un «levain» qui a pu irriguer directement ou indirectement, d'une façon fluide et non systématique, l'islam naissant.

Michel YOUNÈS

Constance ARMINJON, *Une brève histoire de la pensée politique en islam contemporain*. Préface de Gilles Kepel. Genève, Labor et fides, 2017. 248 p. 22 x 14. 19 €. ISBN 978-2-8309-1632-4.

Il existe en Europe un véritable besoin de comprendre la pensée politique en islam contemporain. Alors que l'histoire politique de l'islam, de ses mouvements et de ses crises est largement couverte par les médias, les politologues et les historiens, nous disposons de très peu d'études émanant de théologiens, de philosophes ou d'historiens des idées au sujet des libertés, du bien commun, des droits, de la gouvernance, de la constitution, etc. dans l'islam

contemporain. À ce titre, le livre de Constance Arminjon suscite l'intérêt. Les chercheurs attendent d'un tel ouvrage qu'au-delà d'une simple exploration des auteurs majeurs de la pensée musulmane, il fournisse une analyse pertinente des idées politiques en Islam. Arminjon est attendue aussi sur un autre registre: étant donné qu'elle fait le pari de couvrir à la fois la pensée sunnite et chiite (une double tâche que très peu d'auteurs ont envisagé de faire, le défi ayant été relevé avec succès en 1982 par Hamid Enayat dans son livre *Modern Islamic Political Thought*, devenu un classique depuis), elle a pris le risque de produire un texte qui sera toujours comparé à l'ouvrage de Enayat.

Constance Arminjon (née en 1971) est maître de conférences à l'École Pratique des Hautes Études, section des Sciences Religieuses (Paris) depuis 2012. Elle a publié *Chiisme et État* (CNRS, 2013) et *Les droits de l'homme dans l'islam shi'ite. Confluences et lignes de partage* (Cerf, 2017). Elle est une spécialiste du chiisme duodécimain contemporain et de ses évolutions politiques en Iran. Elle n'a pas publié de recherches sur la pensée politique dans le monde sunnite avant le livre ici recensé. Par conséquent, pour l'analyse des auteurs sunnites, elle devrait dépendre de la littérature secondaire et prendre le risque de proposer une analyse sans originalité.

L'A. définit son objectif en ces termes: faire «une histoire comparative des pensées politiques sunnites et chiites, pour clarifier les distinctions entre des préoccupations communes à l'ensemble des penseurs politiques musulmans et des thèmes et modèles spécifiques à chacune des deux grandes branches de l'islam» (p. 12-13). Le 1^{er} chapitre est une esquisse des héritages sunnite et chiite en termes d'histoire et de pensée politique. C'est un choix judicieux vu que les penseurs modernes ont eu, avant de réagir à la modernité, à gérer des institutions et des idées multiséculaires; on regrettera tout de même que l'A. n'ait traité que très peu d'éléments de pensée dans ce chapitre, se contentant de faire l'histoire de l'islam du VII^e au XIX^e s., le tout condensé en 30 pages. N'étant pas à l'aise dans l'histoire médiévale de l'islam, non seulement l'A. se permet des approximations, mais elle ne mentionne pas ses sources et se risque à trancher des questions controversées. Par exemple, elle affirme que les califes s'approprient le titre de Représentant de Dieu (*Khalīfat Allah*) (p. 22) alors que nous ne disposons pas de preuves historiques suffisantes pour soutenir cette thèse. Dans le 2^e chapitre, Arminjon entreprend l'analyse des réformes juridiques et de la création de constitutions dans le monde musulman, à la fin du XIX^e et au début du XX^e s. dans l'Empire ottoman, la Tunisie et l'Iran. C'est un chapitre informatif et synthétique, mais il fait davantage l'histoire des mouvements et des politiques des États que de la pensée proprement dite. Le troisième chapitre est une histoire du monde sunnite et de la pensée de quelques auteurs sunnites entre 1924, date de l'abolition du califat ottoman, et les années 1970, au moment où les mouvements islamistes connaissent leur essor. On doit souligner que ce chapitre équilibre mieux étude du contexte et ce la pensée pensée, bien qu'il consacre l'essentiel de la discussion à des penseurs islamistes alors qu'il s'agit uniquement d'une école de pensée sunnite. Dans le chapitre 4, l'A. explore le développement de la pensée chiite à la même

période, dans ce qu'il appelle «modernités chiïtes», où elle décrit les auteurs majeurs et les mouvements qui ont mené à la révolution islamique en Iran en 1979. Le dernier chapitre revient sur un thème entamé dans le chapitre 2 relatif au droit, surtout aux droits de l'homme, et à l'exploration comparative du sunnisme et du chiïsme, mettant l'accent sur des approches apologétiques (des penseurs islamistes surtout), concordistes (de certains penseurs modernistes) et universalistes (émanant de penseurs critiques et libéraux).

Sur le fond, une minorité de clercs chiïtes, déçus par les limites de l'expérience islamiste en Iran, ont mené une réflexion critique à partir des droits de l'homme comme paradigme universel. De même, de nombreux intellectuels musulmans issus des deux milieux, sunnite et chiïte, s'efforcent de justifier et de promouvoir les droits de l'homme dans des contextes et des termes musulmans. Il n'empêche que la majorité des clercs chiïtes et sunnites sont toujours dans une posture apologétique, et que les intellectuels musulmans n'ont pas toujours pris au sérieux les implications des droits de l'homme pour une révision théologique radicale des présupposés théologiques musulmans. À mon avis, l'obstacle théologique majeur de la pensée musulmane, qu'elle soit sunnite ou chiïte, est le fait que, dans la pensée musulmane, qu'elle soit dogmatique, juridique ou soufie, l'anthropologique ait été marginalisé, voire méprisé, au profit du théologique: Dieu est au centre de la pensée sur les droits de l'homme, et cela, aux dépens de l'homme. Dans l'islam, la tension entre Dieu et l'homme, problème majeur de toute pensée religieuse, a été fatale à l'homme. Les écoles de pensée dominantes ont conclu que l'homme est digne de droits s'il est croyant, soumis, à l'écoute et obéissant, s'il met son autonomie et sa responsabilité au service de Dieu, et s'il cherche à se rapprocher de Dieu. Ainsi, chez la majorité des penseurs et des théologiens recensés dans l'ouvrage d'Arminjon, les droits dont l'homme jouit sont un don en forme de dette ou de prêt, et l'homme ne peut en bénéficier qu'en fonction de son adoration de Dieu. L'homme se définit alors dans un rapport vertical, et non horizontal avec ses semblables, et il doit rendre des comptes de sa dignité à Dieu. Son existence, qui est la raison de sa dignité en tant qu'être humain, n'est qu'accidentelle et provisoire.

En outre, l'évolution moderne de la pensée dans le monde musulman marqué par l'exacerbation des manichéismes culturels, religieux et politiques, a surtout mené aux rejets des pensées modernes, y compris de la démocratie et des droits de l'homme, au motif qu'ils sont exogènes et occidentaux; cela explique souvent les difficultés de beaucoup de penseurs musulmans à aborder les rapports à l'Europe d'une manière plus confiante.

Surtout dans sa deuxième partie, le livre d'Arminjon explore et analyse quelques idées politiques de clercs et de penseurs musulmans, sunnites et chiïtes, notamment autour de la constitution, de l'État et des droits de l'homme. En cela, il répond, même partiellement, à ce que le lecteur peut attendre d'un ouvrage sur la pensée politique musulmane. Cela dit, par rapport au livre de Hamid Enayat *Modern Islamic Political Thought*, force est de constater que l'essai ici recensé, tout en empruntant beaucoup à Enayat, n'a pas réussi à présenter une analyse profonde des idées politiques

en islam ni de lever les tensions, les connections et les ruptures entre différents penseurs et écoles de pensée. L'A. a toutefois le mérite dans le dernier chapitre sur les droits de l'homme de présenter largement un aspect absent dans l'ouvrage d'Enayat. Pour un public qui cherche une introduction à l'histoire et à la pensée politique dans le monde musulman, cet ouvrage est accessible et fort utile. Mais les chercheurs préféreront sans hésiter le livre de Enayat.

Abdessamad BELHAJ